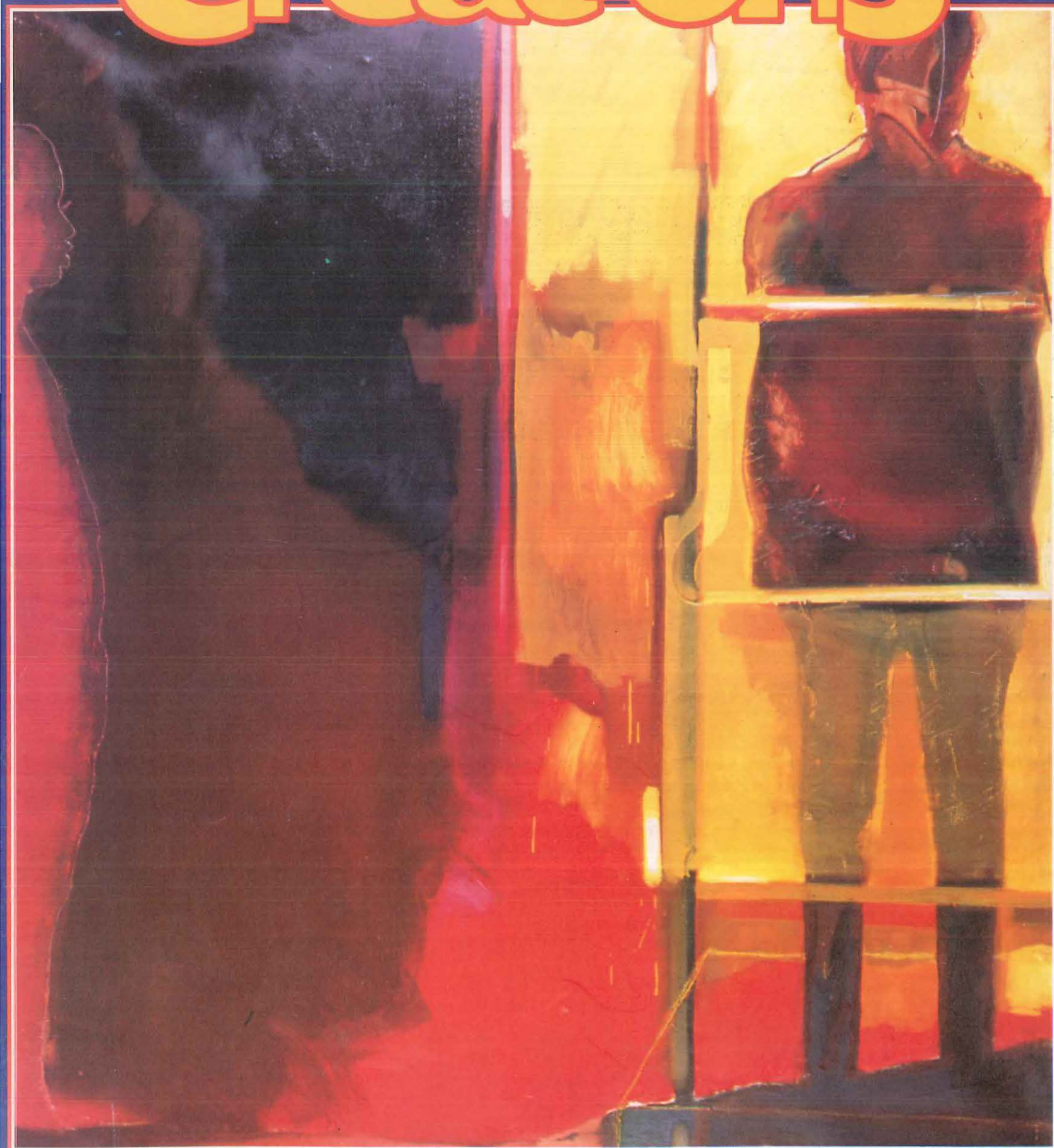


Créations



ABONNEMENTS : Année scolaire 90-91
 4 n°s par an de 48 pages - 197 F à PEMF
 BP 109 - 06322 Cannes La Bocca Cedex
 Tél. : 93. 47. 96. 11

SOMMAIRE

Septembre - Octobre - Novembre 1990 - n° 49

- 2** Éditorial
Éric Debarbieux
- 4** L'Affiche rouge
Samogit, Éric Debarbieux
- 8** Abidine Dino, peintre d'Europe
Éric Debarbieux
- 14** « Ils parlaient tous la même langue »
Sylvie Rodier, la Compagnie Présène
- 20** Les enfants du monde
Jackie Minaud
- 24** Buren
L'Atelier
- 26** Fodé Camara, l'art contre les chaînes.
Éric Debarbieux
- 32** Une classe, un peintre, un musée.
Liliane Kleiber-Schwartz, Martine Vallais
- 34** Matéo Maximoff, conteur.
Éric Debarbieux, Éliane Franco
- 38** Rencontre avec Matta
Renée Bachelot
- 40** Shoublak et la musique des Caraïbes
Frédéric Vagenheim
- 42** Spectacle-poésie
Chantal Nay
- 44** Pinocchio
Éric Debarbieux



On a souvent dit de l'art qu'il était universel. Mais de quel universel s'agit-il ? S'agit-il de cet universel que sous le nom de beauté, l'esthétique occidentale a codifié en « canons » ? Et l'art le plus puissant serait-il celui qui se plie à ceux-ci ? Il n'en est plus rien en apparence : les impasses du néo-classicisme ont depuis longtemps été dépassées...

Mais savons-nous vraiment considérer les arts non-occidentaux autrement que comme du folklore, de l'exotisme, de l'art « mineur » ? Des arts de bons sauvages en quelque sorte. Savons-nous à quel point *notre* art et *notre* culture sont un conglomérat hérité, où la culture *universelle* de la France a été inventée dans la diversité des influences créatrices : le Hollandais Van-Gogh réinvente la nuit provençale en inventant l'expressionnisme, le Juif Marcel Proust invente le roman moderne, le Tzigane Django Reinhardt entraîne le quintette du Hot Cub de France, et que dire encore de Senghor, de Tahar-ben-Jelloun ou de Picasso, l'Espagnol ?

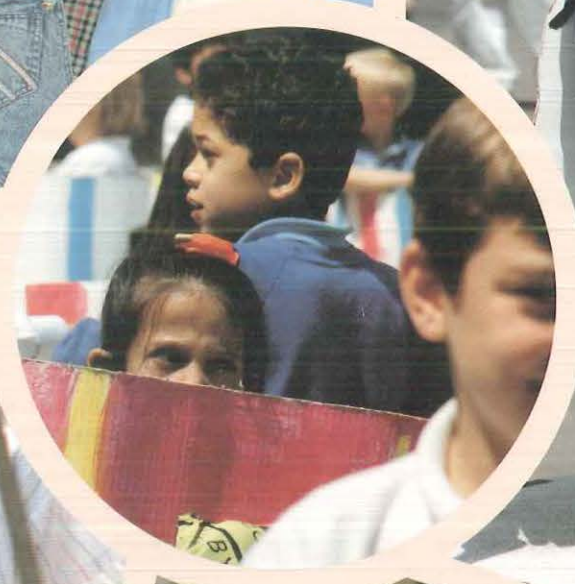
L'universel dans l'art, c'est la rencontre des cultures, comme nous le dit plus loin le peintre Fodé Camara. C'est à cette rencontre que vous convie ce numéro de *Créations*. Nous y rencontrerons des créateurs enfants et adultes d'origines sociale et ethnique différentes. Ils vivent en France ; ils font notre culture et se font par elle. Et c'est dans cette diversité que se crée la richesse. Comme le dit Georges Balendier : « La diversité est une richesse, elle est de la nature de toute une vie. L'unité de l'homme ne peut être ni postulée dogmatiquement, ni définie à partir d'une civilisation de référence. Elle doit être découverte, reconnue, au-delà de la connaissance de la diversité culturelle ».

■ **Éric Debarbieux**

Photographies : P. GRENET : p. 2, 3 - J. BOULARD : p. 6, 7 - Fournies par l'auteur : p. 8, 9, 10, 11, 12, 13 - P. BRUNEL : p. 14, 15, 16, 17, 18, 19 - TOP PHOTO SORGUES : p. 20, 21, 22, 23 - P. GRENET : p. 24, 25 - Fournies par l'auteur : p. 26, 27, 28, 29, 30, 31 - M. VALLAIS : p. 32, 33 - Fournie par l'auteur : p. 34 - R. BACHELOT : p. 38, 39 - INSOLIT CRÉPUSCUL, ONSAY : p. 40, 41 - BRUNEAU : p. 43 - P. GRENET : p. 44, 45, 46.

Ce numéro de *Créations* est réalisé avec le concours du FAS (Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles). Il rend compte en particulier de divers PAE réalisés dans le cadre de l'opération « Composition française ». Il est impossible, tant ils sont nombreux, de remercier tous ceux qui nous ont apporté leur aide. Qu'il nous soit permis toutefois de citer Michel Yahiel et Alain Seksig du FAS, ainsi qu'Élizabeth Bérard de la direction des lycées et collèges.

Ce numéro a été coordonné par Éric DEBARBIEUX



DES LIBÉRATEURS?



GRZYWACZ
JUIF POLONAIS
2 ATTENTATS

ELEK
JUIF HONGROIS
8 DÉRAILLEMENTS



WASJBROT
JUIF POLONAIS
1 ATTENTAT - 3 DÉRAILLEMENTS



WITCHITZ
JUIF POLONAIS
15 ATTENTATS

FINGERWEIG
JUIF POLONAIS
2 ATTENTATS - 6 DÉRAILLEMENTS



BOCZOV
JUIF HONGROIS
CHEF DÉRAILLEUR
20 ATTENTATS

FONTANOT
COMMUNISTE ITALIEN
12 ATTENTATS



ALFONSO
ESPAGNOL ROUGE
7 ATTENTATS

MANOUCHIAN
ARMÉNIEN
CHEF DE BANDE
56
ATTENTATS
150 MORTS
400 BLESSÉS



RAYMAN
JUIF POLONAIS
13 ATTENTATS



■ UNE AFFICHE

Elle représente les résistants du « Groupe Manouchian », groupe constitué en grande partie d'immigrés qui ont voulu lutter en terre française contre la barbarie nazie.

■ DES ENFANTS ET DES JEUNES

Les élèves de l'EREA de Belleville et de l'école Pierre Foncin à Paris.

■ DES ENSEIGNANTS

Jocelyne Boulard, Joël Boulard, Anne Catagnède.

■ DES ARTISTES

Samogit, sculpteur d'origine lithuanienne, et Soler, peintre d'origine espagnole.

■ UNE OCCASION

Un PAE, Composition française.

L'Affiche rouge est à l'origine d'une des réalisations les plus fortes de l'opération *Composition française*. Les enfants et les jeunes, dont beaucoup sont d'origine immigrée s'identifient avec ces résistants qui sont morts pour libérer la France de la dictature nazie. Et ils le disent, avec fierté. Écoutons Arlindo, Abd-el-Atif et Pierre ; un Portugais, un Algérien, un Mauricien, tous trois élèves de troisième année de formation professionnelle à l'EREA de Belleville. Le thème de leur PAE est « une rue, un poème, une affiche » : la rue Manouchian, le poème d'Aragon, **l'Affiche rouge**. Devant les caméras de FR3, ils nous interpellent :

■ Arlindo

J'ai choisi Boczov, juif hongrois, chef dérailleur, vingt attentats. C'est une homme qui a eu du savoir. Ce travail-là ça m'apporte de savoir tout ce qu'il y a eu dans le passé. J'ai fait cette sculpture pour montrer au monde tout ce qu'ils ont fait les immigrés pour libérer la France. Ils ont perdu la vie pour sauver... pour donner la liberté à la France... que c'est pas leur pays, quoi !



■ Abd-el-Atif

Je me suis intéressé à Rayman, juif polonais, treize attentats. Il défendait ses droits. Ils étaient là, ils étaient présents. Ils ont aidé la France à être libre. Ils ont apporté beaucoup de choses. Ils ont construit la France. Et ça me touche, parce que personnellement, je suis moi aussi étranger.



■ Pierre

J'ai choisi Witchitz, juif polonais, quinze attentats. Eux tous ils me plaisaient et j'ai choisi par hasard. L'intérêt qu'il y a pour moi à faire ce travail, c'est d'abord de montrer aux autres que les étrangers ont apporté beaucoup de choses pour la Libération de la France. Je ne savais pas qu'il y avait des immigrés, des étrangers qui ont participé à la Libération et quand j'ai appris ça, j'ai été très content. On a... on a fait... on a donné... ils ont donné quelque chose, ils ont aidé à la Libération. Je pense qu'ils ont aimé ce pays-là.



■ Propos extraits de l'émission « Relais » (CNDP-FR3)

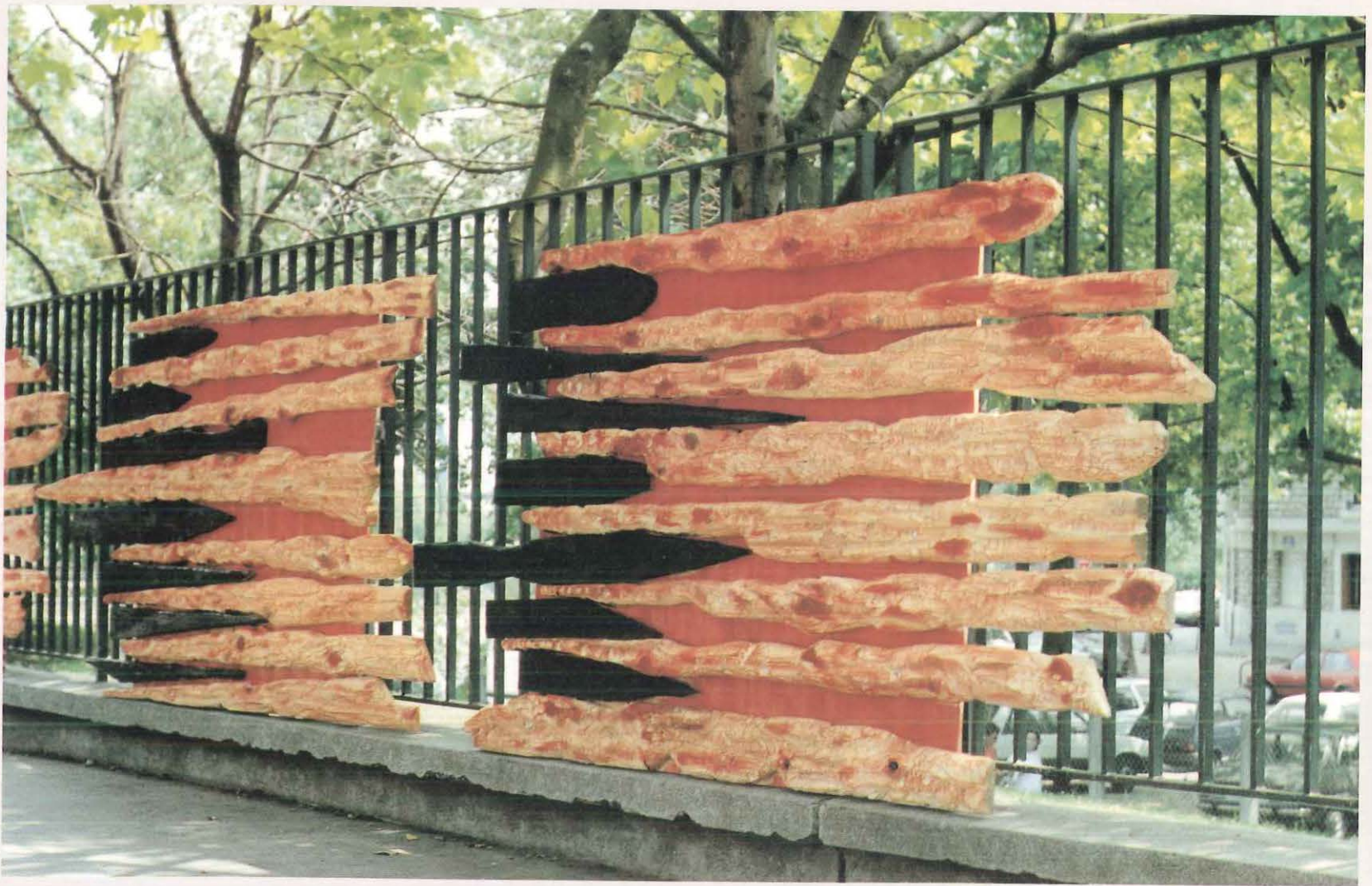
Manifeste des vingt-trois fusillés des trois groupes de l'armée Manouchian

Ils étaient vingt-trois le 21 février 1944, pleins de vie et d'espoir. Mais ils sont morts fusillés par les nouveaux barbares venus du pays des brumes. Ce matin-là, le mal en uniforme noir et le bien en chemise blanche se rencontrent pour faire dire à nouveau au monde que la liberté est immortelle. Les vingt-trois hommes ont écrit avec leur sang sur le mur. Le manifeste le plus tragique et le plus bouleversant pour la liberté. Il n'y avait qu'une seule phrase dans leur manifeste :

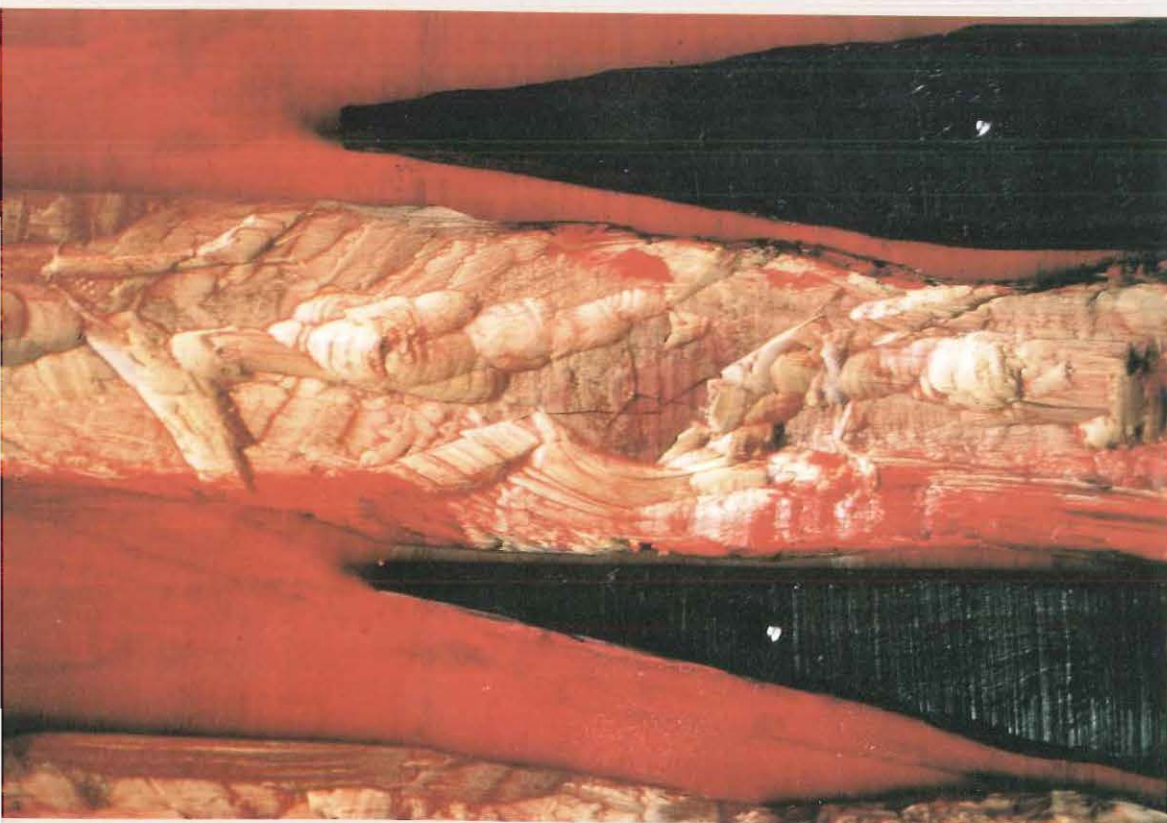
« Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux. »

Entre le noir et le blanc, il parut le rouge. Le sang des martyrs qui montait au ciel en une tornade rouge. Le sang des martyrs : ils ont offert leurs jeunes vies pour que les autres vivent, libres. On ne peut pas fusiller une nation entière. La mitrailleuse crépite. Les corps s'affaissent. De leurs bouches, un seul cri échappe : Hommes, soyez vigilants ! Oui, soyez vigilants car les nouveaux barbares peuvent surgir n'importe quand et de n'importe où. Soyez vigilants avant qu'il ne soit trop tard !

■ Samogit



■ LA SCULPTURE

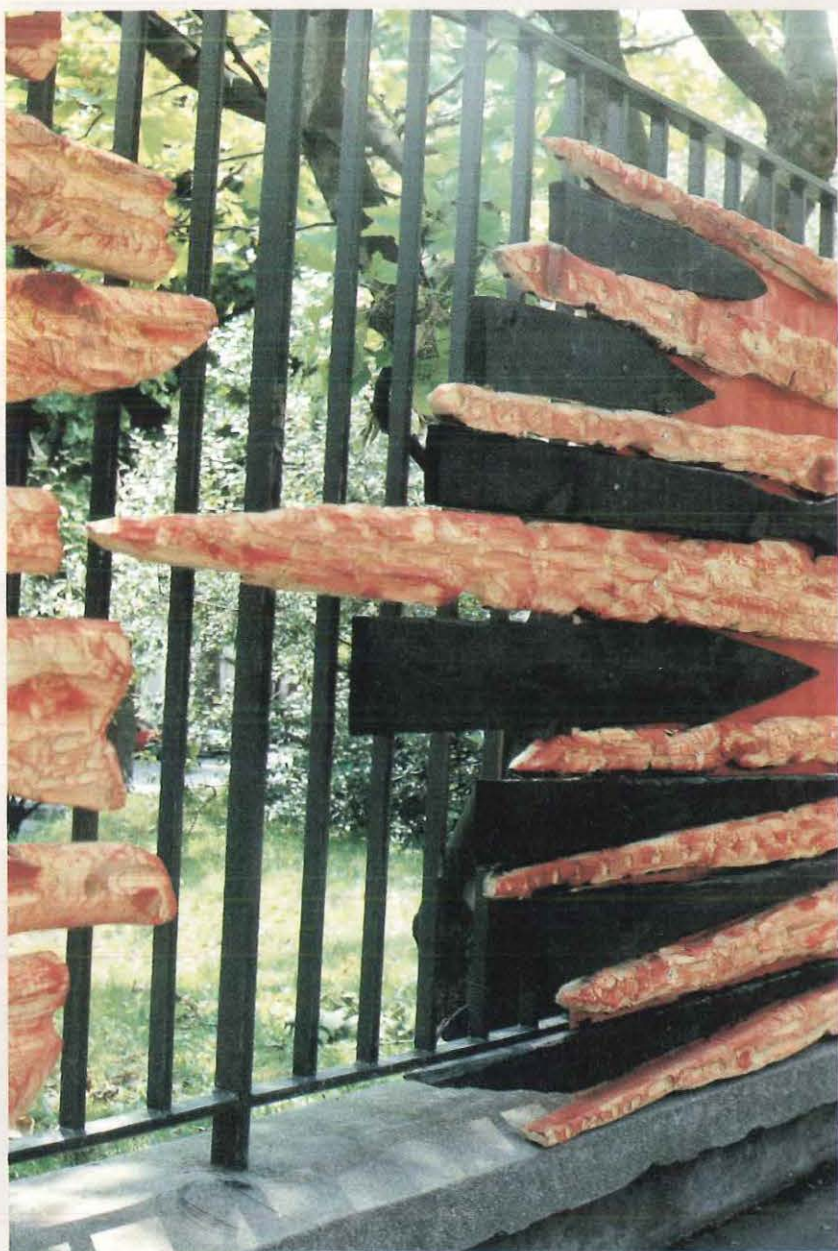
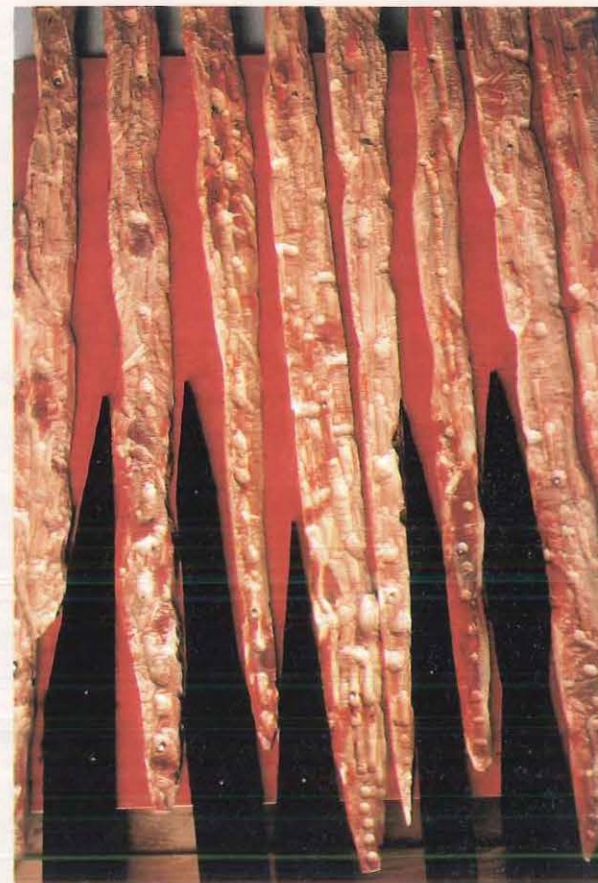


■ Trois reliefs représentent les trois groupes de résistants de l'unité de combat sans commandant Manouchian. Sous ma conduite, les élèves de l'école Pierre-Foncine et de l'EREA de Belleville ont exécuté avec enthousiasme et savoir-faire un ensemble sculptural représentant le moment tragique de la journée du 21 février 1944.

Chaque groupe de combat était composé de huit résistants, donc dans chaque relief, il y a huit figures symboliques : soldat-fusil-âme. Chaque motif en noir représente les SS. A ce tryptique sculptural correspond un tryptique du peintre Soler qui symbolise lui aussi la journée historique du 21 février 1944.

Samogit

■ Reportage : **Éric Debarbieux**



COMPOSITION FRANÇAISE

■ 1989-1990

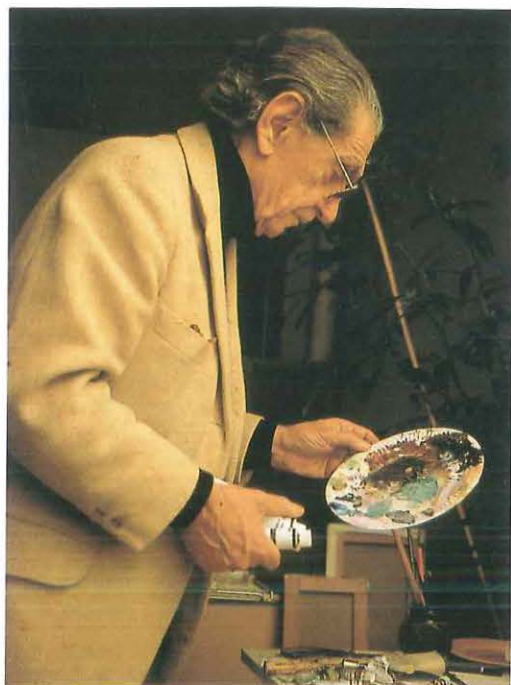
Des enseignants et leurs élèves entreprennent un travail d'explicitation et de valorisation des apports étrangers dans le patrimoine français, dans le cadre de projets d'action éducative (PAE) s'appuyant sur le concours d'artistes, d'écrivains, d'associations diverses et services éducatifs des archives et des musées...

Intitulée *Composition française*, cette opération doit se poursuivre tout au long de l'année scolaire 1990-1991 et déboucher sur des expositions des meilleures réalisations des classes concernées à l'automne 1991 au centre Georges-Pompidou. Cette opération est initiée par le ministère de l'Éducation nationale, le ministère de la Culture, le ministère de la Solidarité et le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles.

Plusieurs de ces PAE ont fait l'objet d'émissions télévisées dans le cadre de *Relais* (FR3, CNDP, ARA, FAS).

ABIDINE DINO

PEINTRE D'EUROPE



Abidine Dino est un des peintres essentiels de notre fin de siècle. Turc, résidant en France, il a travaillé avec l'Espagnol Picasso, a été l'ami de Tzara, d'Aragon et de Gertrude Stein. C'est la peinture contemporaine en toutes ses origines qu'il évoque pour nous, et c'est un rare privilège...

Mais, parce que le thème de ce numéro de *Créations* veut saisir l'Art comme langage entre les cultures, Abidine nous livre un peu plus de sa propre aventure.

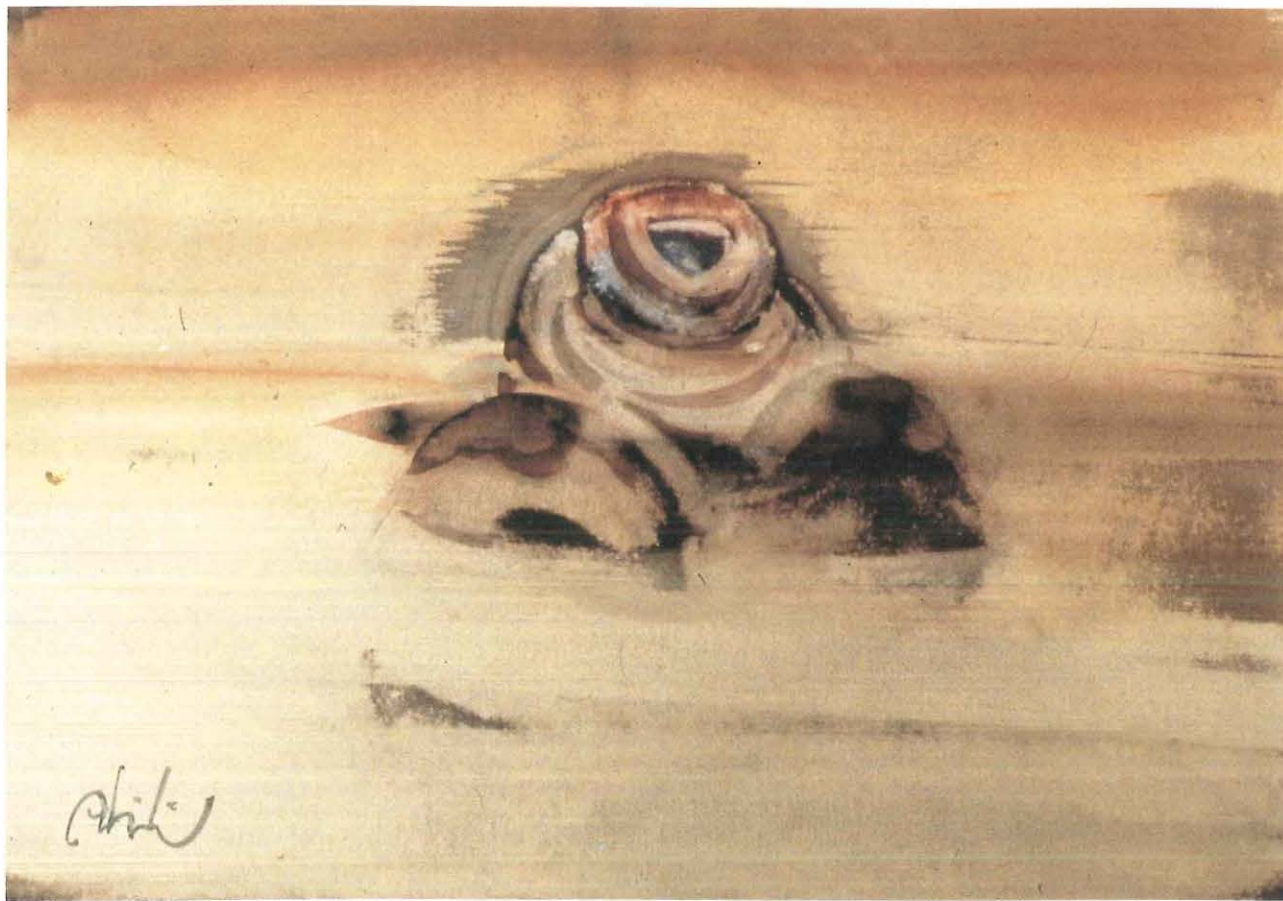


Mes frères eux-mêmes étaient peintres. J'ai été très imprégné par le dessin de Daumier par exemple. Je suis revenu en France en 1938. Rencontres littéraires, rencontre de Picasso. Tout en n'étant pas Français, il a montré comment la France peut attirer des gens créatifs, par exemple Tzara, Gertrude Stein : ils étaient un mélange qui pouvait se produire à Paris et pas ailleurs.

– Pourquoi avoir choisi la France ?

– Dans la tradition turque, à la période ottomane, une partie éclairée de la population avait pour langue le français. Mon grand-père, vizir ottoman, avait dans sa bibliothèque les livres de Voltaire, de Rousseau. Il a été « Directeur des Iles de la Méditerranée » et a été décoré de la Légion d'honneur. Pour des raisons familiales, je suis venu en France vers l'âge de 2-3 ans, dans les années vingt. Puis, ça été le retour au pays. La seconde langue dominante à Istanbul c'était le français, ce qui a changé ensuite avec l'anglais.





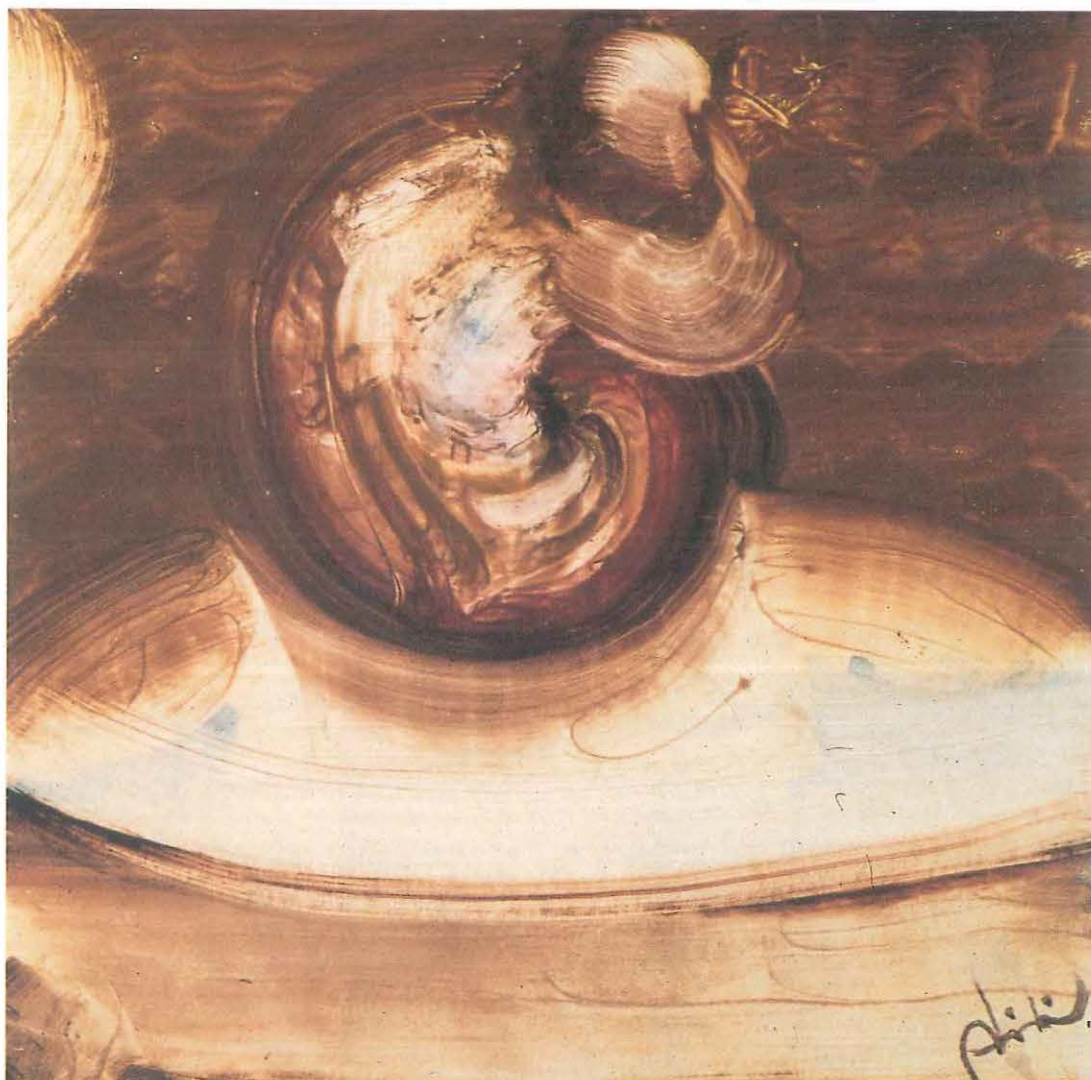
L'artiste au XX^e siècle a été tirillé entre tant de choses contradictoires, qu'il faut bien que quelque chose se reflète. J'oscille entre la réalité et une forme qui peut sembler irréaliste. Mais il y a toujours un fond dramatique et poétique qui se manifeste. Ce n'est pas la forme de l'expression qui compte. L'événement aussi m'a toujours attiré : événements personnels (des séries de dessins sur mes maladies dans les hôpitaux), des moments d'effervescence sociale (Mai 68 par exemple). Je prends mon carnet de notes et je dessine quand je vois des foules dans la rue.

Je suis revenu au pays lors de la Seconde Guerre mondiale. J'ai été expédié en résidence surveillée en Anatolie. Je me suis initié à la poésie, la philosophie, aux Arts décoratifs anatoliens. J'ai fait énormément de dessins de paysans. J'ai rencontré un jeune paysan qui devait devenir Yachar Kemal, qui rassemblait les lamentations des femmes du Taurus.

En 1951, revenu en France, j'ai travaillé à Vallauris avec Picasso à la céramique et avec Chagall, à la fabrique Madoura. J'ai eu pour amis Lurçat, Aragon, Tzara, Guillevic avec qui j'ai fait un livre sur les chats. J'ai fait de nombreuses expositions à St-Paul-de-Vence, à Antibes, à Grenoble, à Paris et hors de la France.

– Ces voyages, ces rencontres, ces cultures différentes ne jouent-elles pas sur votre œuvre ?

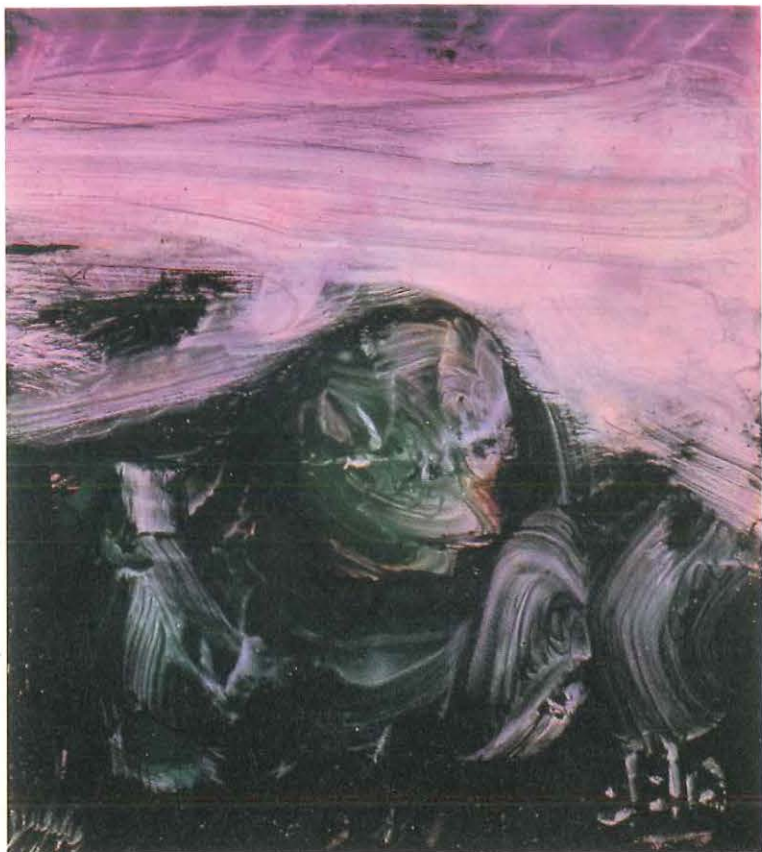
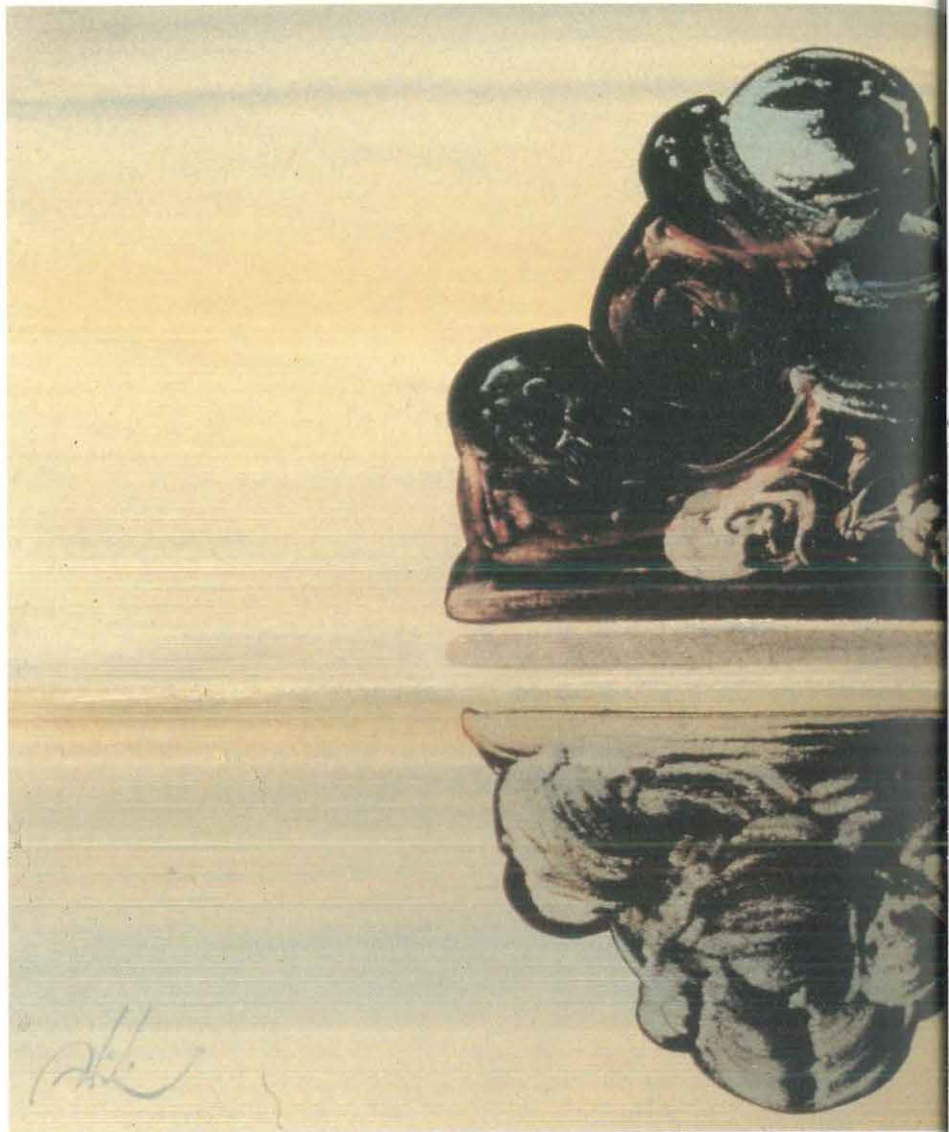
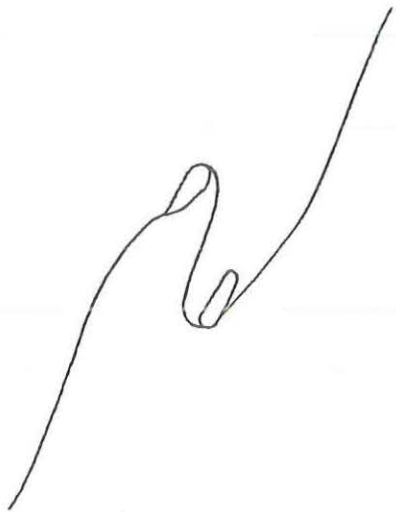
– Très jeune, j'étais dessinateur humoriste dans la presse turque. En 1934, j'ai participé à la fondation du groupe D, groupe d'avant-garde en Turquie ; en 1939, le groupe du port, puis j'ai exposé sur le thème « Paysans » ; en 1951, j'ai exposé à la biennale de Venise, etc.

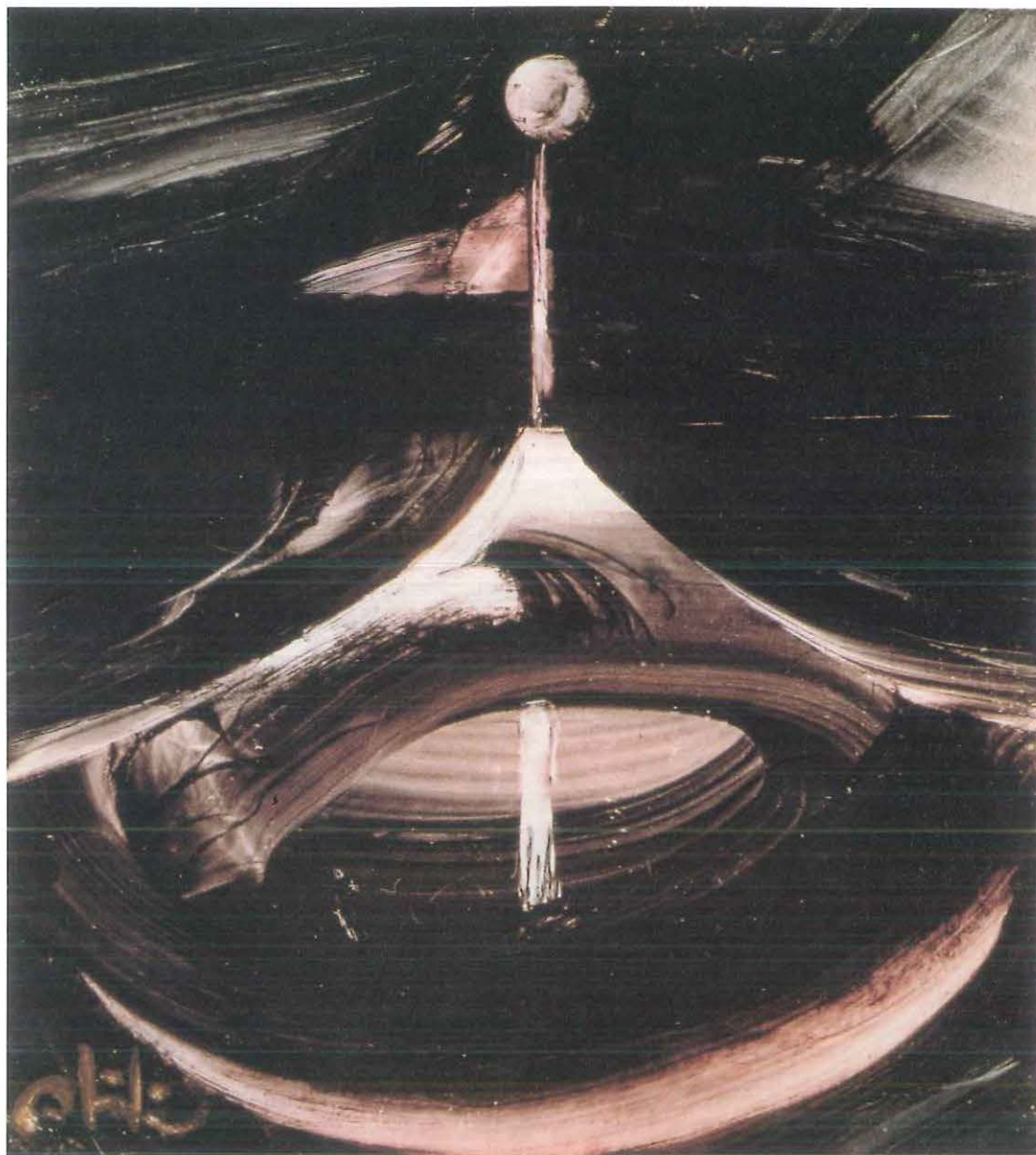
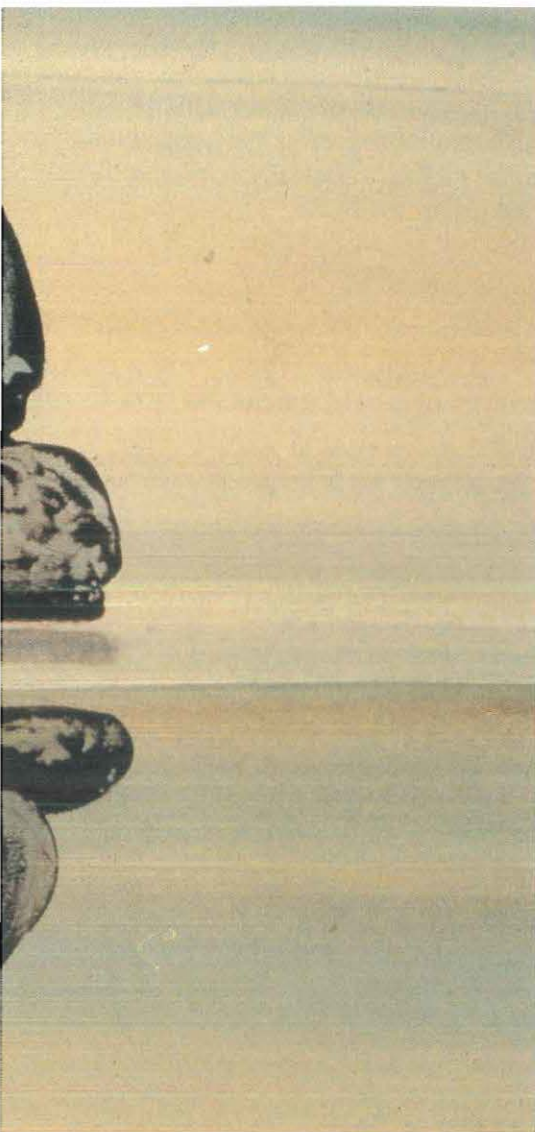


Hors de tout souci de perfection picturale, je prends des notes de la vie quotidienne, à Paris et ailleurs. Tchernobyl, l'atome, la pollution, les rivières empoisonnées, les drames écologiques, nos soucis, nos angoisses quotidiennes... et pourtant la joie de vivre n'est jamais absente au moment même ou après. Je ne suis pas un peintre du drame, mais de la joie. Nâzim Hikmet écrivit un jour :

« Peux-tu dessiner l'image du bonheur, Abidine ? »

Evidemment non, mais une certaine forme de joie, oui. Avant tout, la joie de dessiner, la joie d'un contact créatif avec le monde dans sa totalité extérieure et intérieure.

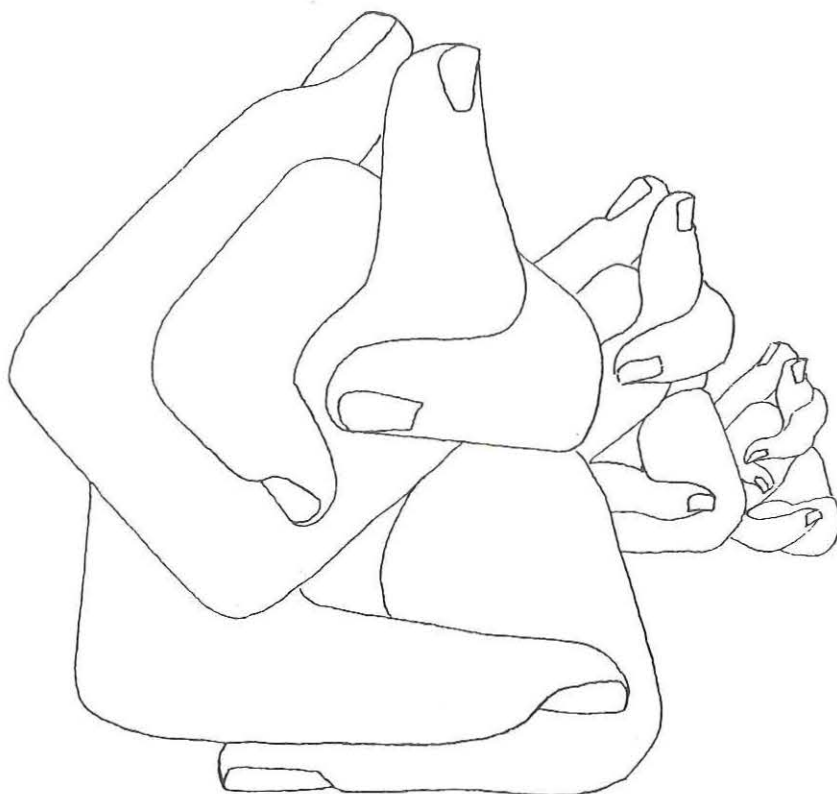


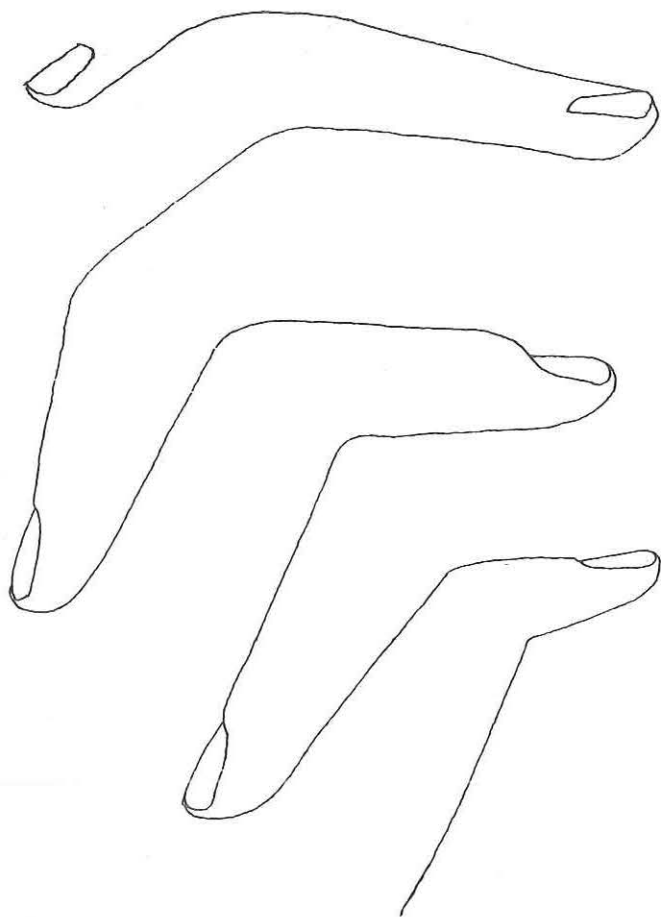


– Et l'actualité récente... ou à venir ?

– Mon actualité : je pars en Italie pour faire des céramiques, invité par la ville de Faenza... et en automne à Iznik, autour de la céramique turque. En fait, l'Europe des artistes a commencé depuis la Renaissance. Pour ma part, j'ai exposé en Italie, en France, en Allemagne, en Grèce... Les artistes tracent l'Europe à leur guise. Bon nombre de mes compatriotes ont pris le large et font partie de cette future Europe, même si les gouvernements tardent à les reconnaître en tant que nation. L'Asie mineure a toujours été zone d'échange, la Méditerranée le lien entre Asie, Afrique et Europe et ça ne peut que continuer. Je suis résident à Paris et heureux de l'être sans couper le moins du monde mes rapports avec mon pays. Istanbul est en avion à la même « distance » que le TGV pour Marseille. Les véritables distances ne sont plus tant géographiques que mentales. Les cultures se rapprochent à une vitesse foudroyante. Depuis la mort de Malraux, le Musée imaginaire s'est enrichi d'innombrables œuvres.

Propos recueillis par **Éric Debarbieux** ■





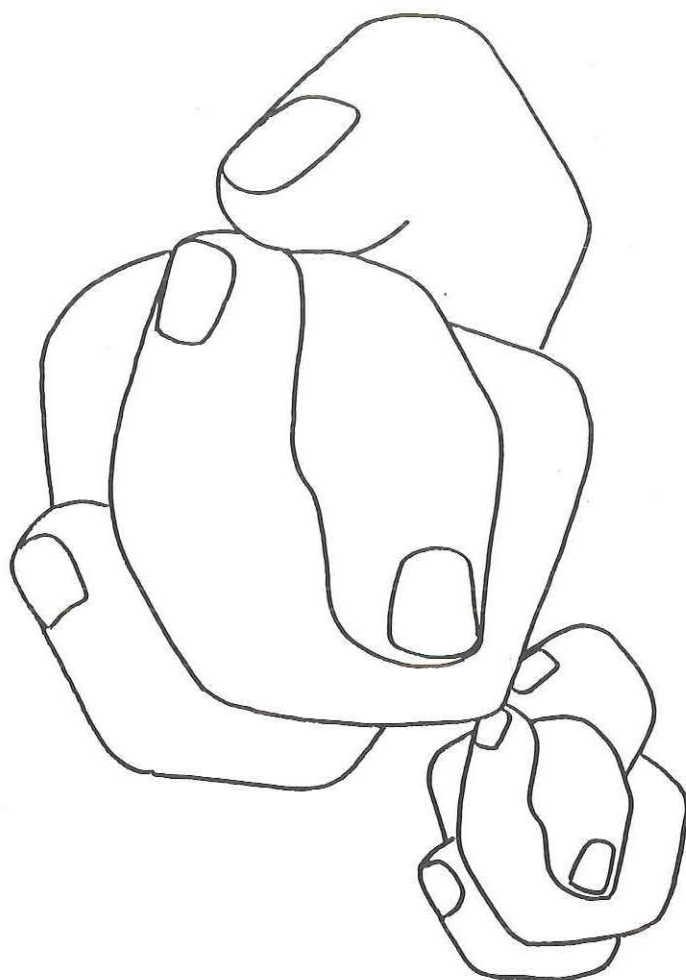
Main heureuse, main mauvaise, main libre, main basse, mainmise, haut la main, main forte, main armée, main courante, main levée, main dans le sac, main morte, main miraculeuse, celles de Guzine, des cortèges de mains par vagues successives, au crayon, au pinceau, bref de main en main, d'innombrables mains remontent à la surface.

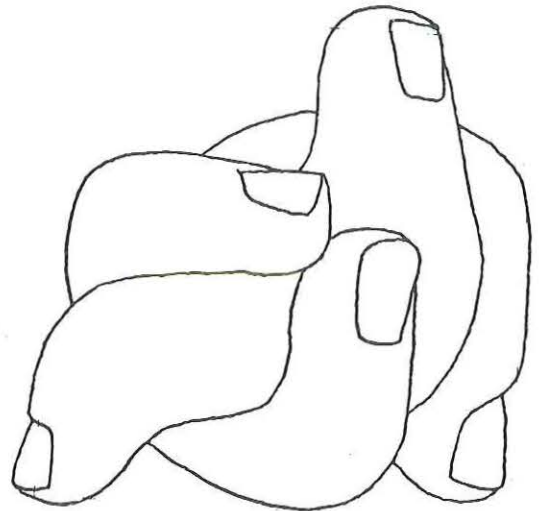
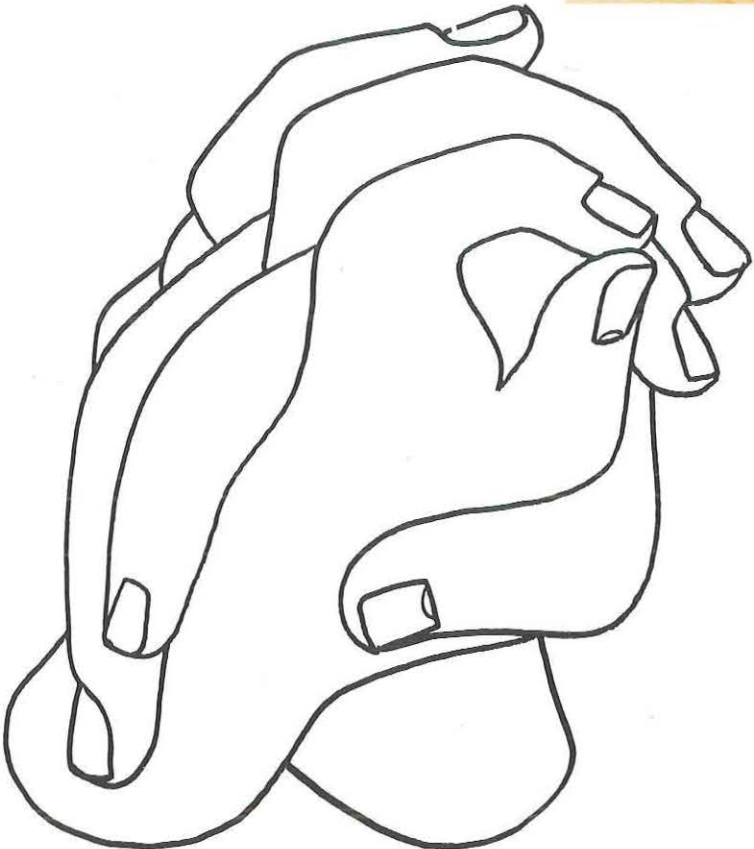
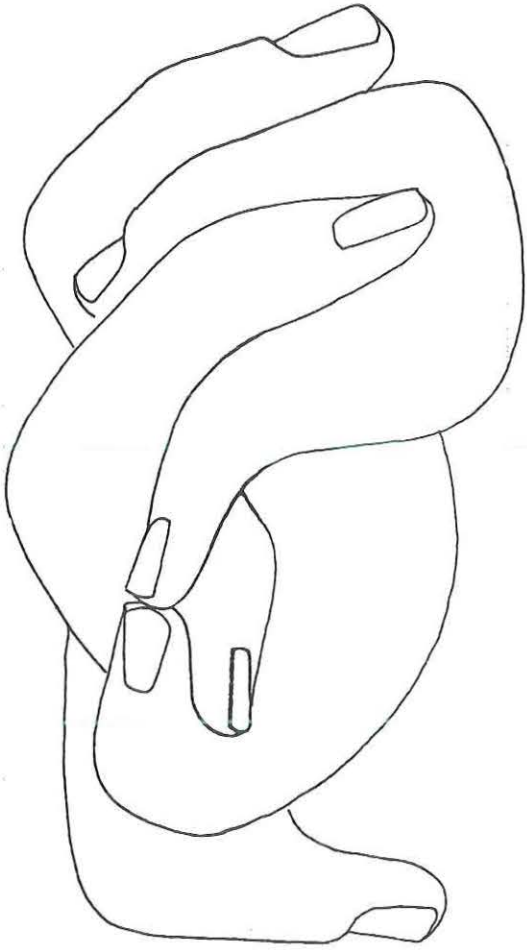
A la surface de ma vie, de celle des autres, doigts pris dans l'engrenage du temps, doigts qui déprennent, marques de mon effacement.

Un vers de Nâzim Hikmet pose la question :
Peux-tu dessiner l'image du bonheur, Abidine ?
 Impossible. Mais quel bonheur de dessiner.
 De dessiner l'espace qui m'est imparti.

Un dernier mot : avez-vous remarqué la morne expression de l'œil du cheval, ce quadrupède ? C'est que des sabots obtus l'empêchent de prendre, de donner, de dessiner, de peindre et surtout de caresser, d'où son infinie tristesse.

Extrait de *Mains*, Abidine Dino,
 Éd. Fata Morgana.





« ILS PARLAIENT LA MÊME LANGUE... »



Un PAE
« COMPOSITION
FRANÇAISE »
à l'école
Louis ARAGON
90000 Belfort

« Il était une fois... »

■ Une ZUP, à la périphérie de Belfort... « Les Glacis », un quartier où la grisaille et le mal vivre avaient pris le pas sur toute autre forme de communication...

■ Une école, où les enfants étaient en butte aux pires difficultés, où lire et écrire étaient surtout considérés comme des actes rébarbatifs, simplement voués à exercices « scolaires ».

■ Une circulaire « Composition française », proposée en septembre par le Ministère de l'Éducation nationale et le Fonds d'action sociale aux travailleurs immigrés.

■ Une rencontre, enfin, avec Prescène... d'où germa l'idée de ce PAE...

... et la magie opéra !



Rompre avec la fatalité

Et si le côtoiement dans ce quartier d'enfants turcs, algériens, marocains, espagnols, yougoslaves... et francs-comtois, loin de constituer un handicap, se révélait une grande richesse ?

Si l'écriture, elle-même, vécue le plus souvent comme fastidieuse pouvait être belle et procurer du plaisir ?

Si la création plastique et artistique permettait de renouer avec la communication entre les enfants et leurs familles, ce quartier et sa ville ?

Si... Si... Si...?



« Le Roi des oiseaux »

Pendant dix jours (du 25 février au 5 mars 1990), accompagnés et guidés par Patrick Brunel et Jean Christophe Siddoit (Prescène), les enfants allaient voyager...

Voyager à travers le monde, à partir de mots qui, dans notre langue française, nous sont venus d'Orient.

Qui avait soupçonné parmi nous que :

- coton, alcool, nappe...
avaient traversé la Méditerranée pour s'imposer à nous ?

Ils ont joué avec ces mots, se les sont appropriés, et l'imagination et le rêve aidant, ont inventé une histoire...

Celle du *Roi des oiseaux* « émigrateurs »...

C'est ce conte qui, illustré, mis en toile, a constitué l'exposition installée au Centre Culturel du quartier.

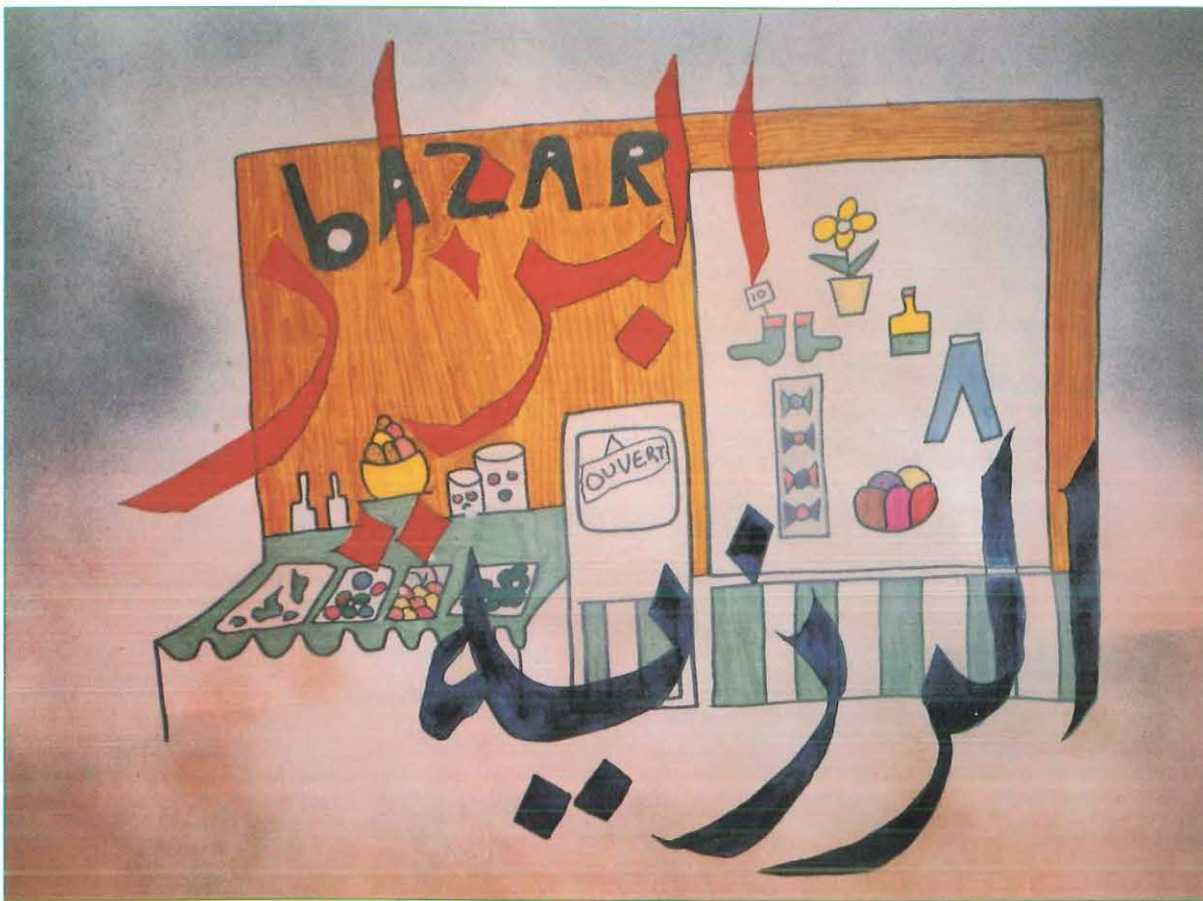


Et ils parlaient la même langue sans le savoir

Une explosion de couleurs, où les dessins collectifs et les mots « voyageurs » en calligraphie arabe s'entremêlent.

Plus de 100 personnes (dont les « personnalités » locales !) présentes au vernissage, répondant à la carte d'invitation des enfants.

Des mamans qui avaient confectionné des gâteaux de tous les pays et des tapisseries où s'entrelacent lettres latines et lettres arabes.



Quelle joie et quelle fierté dans les yeux de Khalid et de Rabah lorsqu'ils lisaient le mot d'accueil et de bienvenue rédigé par tous, au nom de leurs camarades !

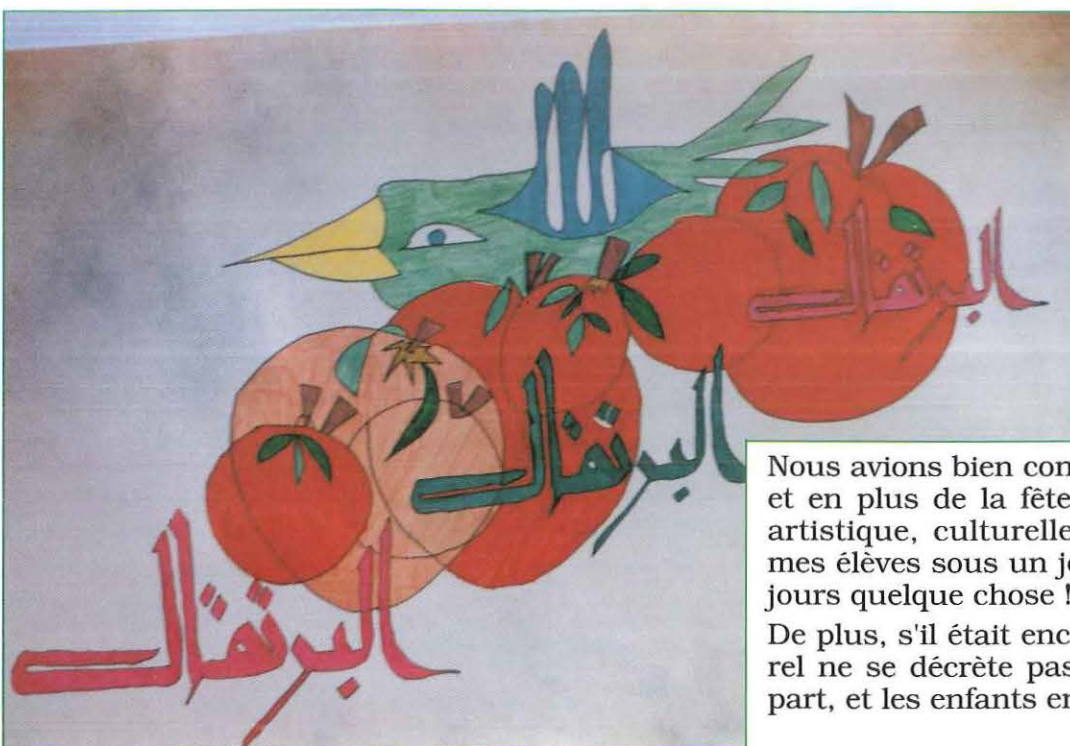
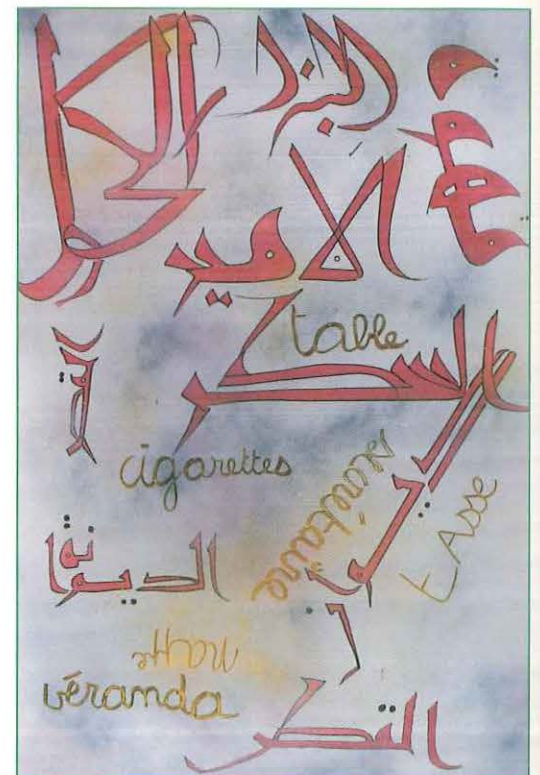
Que d'émotions aussi !

Tous ces enfants, que l'on dit souvent « en échec », instables, violents... avaient révélé au cours de ces dix jours de vrais talents d'artistes :

– la rigueur et la patience nécessaires à la peinture minutieuse des toiles (certains restaient 3 heures sans bouger !),

– la tolérance indispensable au travail d'équipe,

– le travail de création et le « chantier » à l'écriture plusieurs fois recommencés.



Nous avons bien conscience de vivre une expérience unique, et en plus de la fête qu'a constitué ce PAE, cette aventure artistique, culturelle et humaine m'a permis de découvrir mes élèves sous un jour nouveau... et de cela, il restera toujours quelque chose !

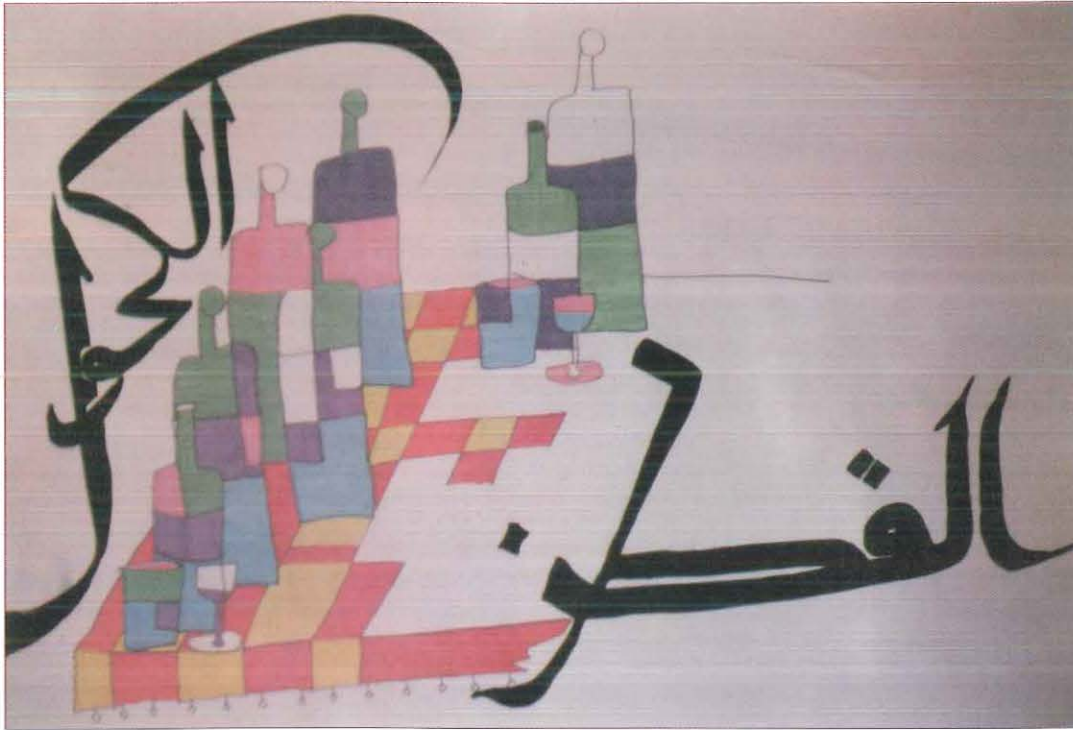
De plus, s'il était encore besoin de le démontrer, l'interculturel ne se décrète pas, il **est** simplement, enfoui là, quelque part, et les enfants en sont de merveilleux ambassadeurs !

Sylvie Rodier, Mars 1990 ■

Un autre temps fort : LA CALLIGRAPHIE avec Akar ABDALLAH (Professeur, calligraphe).



■ Retour aux sources avec l'histoire de l'écriture, et la technique du *calame* (roseau taillé en biseau).



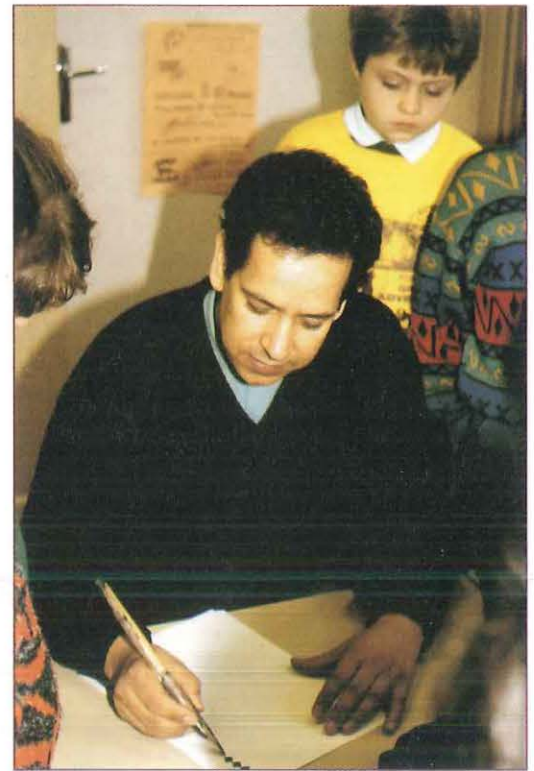
Les enfants, depuis, parlent beaucoup de ce moment, et ici et là, sur les cahiers de poésie, fleurissent à présent quelque mots, quelques lettres arabes... Le voyage n'est pas fini ! Les mots du conte ont été redessinés. Akar Abdallah avait par ailleurs apporté quelques unes de ses toiles sur les droits de l'enfant et cet apport a suscité plusieurs expressions.

(cf. *Ils ont écrit - Liberté -*
Editions/Publications ATMF) ■

■ **THÉÂTRE** enfin, avec l'épopée de *GILGAMESH*, présentée dans le plus pur style oriental par Saadi Bahri, grand comédien Irakien : masques, aventures... à suivre ?

Les contacts noués à cette occasion dans le quartier auront permis que les groupes d'alphabétisation des femmes et les enfants se rencontrent à nouveau pour un goûter.

■ Et puis en projet peut-être, le voyage de Beaubourg et une autre animation en juin avec Prêscène ?



Les enfants, suspendus aux lèvres et au souffle d'Akar Abdallah, attendent la transcription de leur prénom en calligraphie arabe. Certains connaissent déjà les rudiments de l'alphabet arabe et peuvent ravis, démontrer leurs savoirs à leurs camarades, et les autres découvrent, mais tous font preuve de beaucoup d'intérêt.

La réconciliation promise avec l'écriture aura-t-elle lieu ?



ÉCRIRE AVEC SON CORPS...



L'enfant est en train d'écrire, mais son corps est ailleurs, parfois de façon systématique. Écrire devient alors une gymnastique et certains positionnements du corps relèvent de l'exploit, comme si le corps cristallisait un refus ; refus de jouer le jeu dans un code imposé symbolisant l'école dans son ensemble, instrument d'une culture où il n'arrive pas à se positionner, ni lui, ni sa famille.

Dans ce contexte, l'équipe de Prêscène a d'abord fait une recherche de matériaux avec une priorité pour les outils valorisant immédiatement le geste de l'enfant.

Le carton plume contre-collé (1 cm d'épaisseur) nous est apparu comme étant un matériau idéal. Il donnait tout de suite la notion de toile, la matière très lisse permettait un travail sur le geste ; la fragilité du matériau imposait un contrôle permanent de son corps et de son geste.

Support restituant au maximum la lumière, l'enfant acceptait ces dif-

férentes contraintes par le fait qu'il se voyait en train d'agir, qu'il était immédiatement agréablement surpris du résultat.

Dans un premier temps, une vingtaine de *mots-voyageurs* ont été présentés au groupe. Les premières séances ont permis pas à pas et sous forme de jeux de groupe de créer une histoire autour de ces différents mots. Une trame étant constituée et découpée en séquences, un travail en sous-groupes avec les enseignants permettra d'étayer l'argument, de mettre en valeur les *mots-voyageurs* dans le récit. Les enfants



choisissaient une image par séquence illustrant le récit et permettant d'y inclure les *mots-voyageurs* dans leur expression calligraphique (arabe). Une reprise sur calques ou Rhodoïds permettait de composer l'image par superposition. Puis l'image était transférée sur la toile. Les enfants retraçaient la calligraphie en retrouvant la logique du geste et du souffle.

Mise en couleur collectivement ; les enfants passaient sur toutes les toiles, l'ensemble des toiles se réalisant en même temps, d'où une notion de responsabilité collective, de complémentarité des tâches : un prolongement du geste dans





l'équipe, la prise en compte du travail de l'autre et son respect.

En fin de semaine, le travail est ponctué par une journée avec un calligraphe de métier. Ce qui a pu apparaître comme une contrainte, une discipline rigoureuse, tant du point de vue du contrôle de soi-même que de la précision et de la concentration, relève d'une tradition, d'une philosophie, d'un rapport au monde. Dépasser ces contraintes par la maîtrise de soi tout en aidant les autres, apporte un grand bonheur.

Ce bonheur était visible dans les toiles.

D'après un texte
de la *Compagnie Présène* ■



L'association Présène est un collectif d'une trentaine de créatifs dont le dénominateur commun est la recherche/action, dans les pratiques interculturelles, dans le cadre scolaire et périscolaire, en collaboration avec les enseignants et les travailleurs sociaux impliqués dans la prévention au niveau du primaire.

■ Contact : *Compagnie Présène*, 11 rue Joseph Dijon, 75018 Paris.

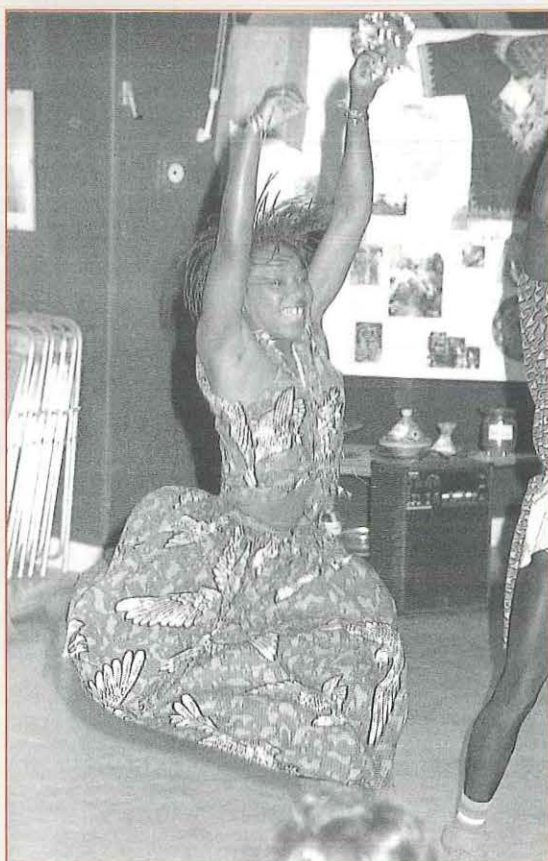
LES ENFANTS DU MONDE



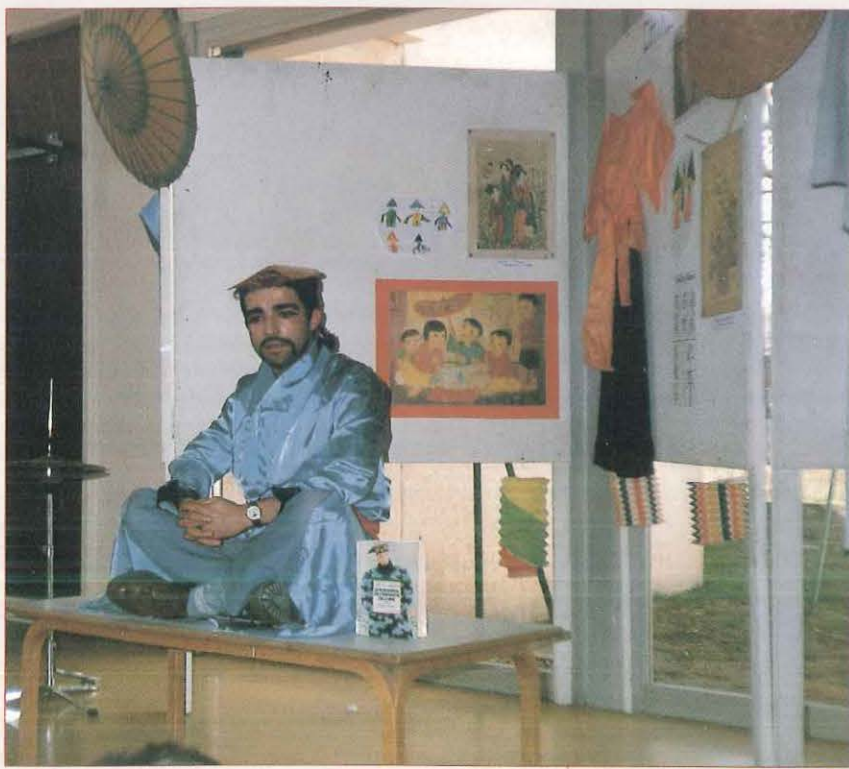
■ Au départ, un projet pour le carnaval : « Les enfants du monde ». Banal direz-vous, mais pas pour nous. Notre école reçoit 90% d'enfants maghrébins vivant dans un quartier ghetto de la commune. Il est important de leur faire découvrir la richesse de la différence en tous lieux... Que quotidiennement la différence enrichit.

Notre découverte, notre approche de quelques pays du monde s'est faite à travers le conte, l'écriture, le costume traditionnel, la musique, la danse et les instruments, la vie courante, ses objets, l'alimentation. Dans les classes, les enseignants ont lu des contes, fait écouter des musiques diverses, présenté des images de ces pays.

■ Pour l'Afrique du Nord, un conteur de *Maghreb Culture*, association avignonnaise, est venu dire des contes arabes, accompagné de son *Bendir*. Il a fait participer les enfants au récit, leur a parlé dans leur langue par moment, les a fait danser. Reconnaissance...



■ L'Afrique Noire a été évoquée par une troupe de danseurs, chanteurs, comédiens de la Côte-d'Ivoire : le groupe *Koteba* qui est venu passer une journée entière à l'école. Les enfants ont découvert les instruments africains, les ont entendus et ont dansé sur leurs rythmes. Ils ont écouté un conte africain ; ils ont vécu avec ces jeunes Noirs qui les impressionnaient tant à leur arrivée.



■ C'est avec le bibliothécaire de la ville que nous avons évoqué la Chine. Il est venu en empereur nous raconter des contes chinois.

■ L'étude faite sur ces pays a débouché sur une exposition d'objets, de costumes, de gravures de chacun des pays dans la grande salle de l'école.

■ Les familles ont beaucoup apporté pour réaliser le panneau sur l'Afrique du Nord : costumes, chapeaux, objets en cuivre, services à thé... Les enfants et les enseignants ont créé les autres panneaux avec leurs gravures, les documents trouvés, les costumes et objets personnels. Le monde se construisait peu à peu autour des enfants qui s'y reconnaissent bien. Les « grands » avaient réalisé les drapeaux de chaque pays après une recherche sur le dictionnaire. On avait fait des « Japonaises » comme dans la BTJ sur le Japon. Et tous ces travaux s'affichaient lors d'une exposition

Parallèlement on parlait aussi de nourriture. Que mange-t-on dans ces pays? Et nous? Des mamans sont venues en classe pour nous préparer le pain, comme à la maison.

Satisfaction...





l'Amérique, les enfants ont choisi chacun leur pays « préféré » et le costume qu'ils voulaient. Avec l'aide des animatrices de GRETA, chargées de l'alphabétisation dans le quartier et des enseignantes, les mamans ont réalisé le costume désiré par leurs enfants. Un après-midi par semaine, elles venaient à l'école pour travailler sur les costumes. Pour l'enfant, sa mère participait au travail comme lui ; quel lien !

Et le jour du carnaval chacun portait le costume de son choix. Tous les enfants du monde étaient représentés : costumes traditionnels, évocation d'un personnage de contes, danseurs, danseuses, mais parmi eux les costumes marocains et algériens avaient cette année une valeur qu'ils n'avaient pas les années précédentes, comme si on les avait « reconnus », enfin. Un bal international mêla finalement rythmes africains, danses arabes, galop russe, danses chinoises et... farandole, emblème musical de la région provençale.

■ Quand les correspondants sont venus nous voir, c'est avec plaisir et fierté que les mamans ont préparé un énorme cous-cous. Ce n'était pas le riz chinois, ni la polenta italienne, ni la paella espagnole... La relation avec les mamans s'est faite aussi autour des costumes, car il y avait toujours le carnaval au bout. Après avoir découvert l'Afrique, la Chine, le Japon, les pays d'Europe centrale, l'Italie, l'Espagne,

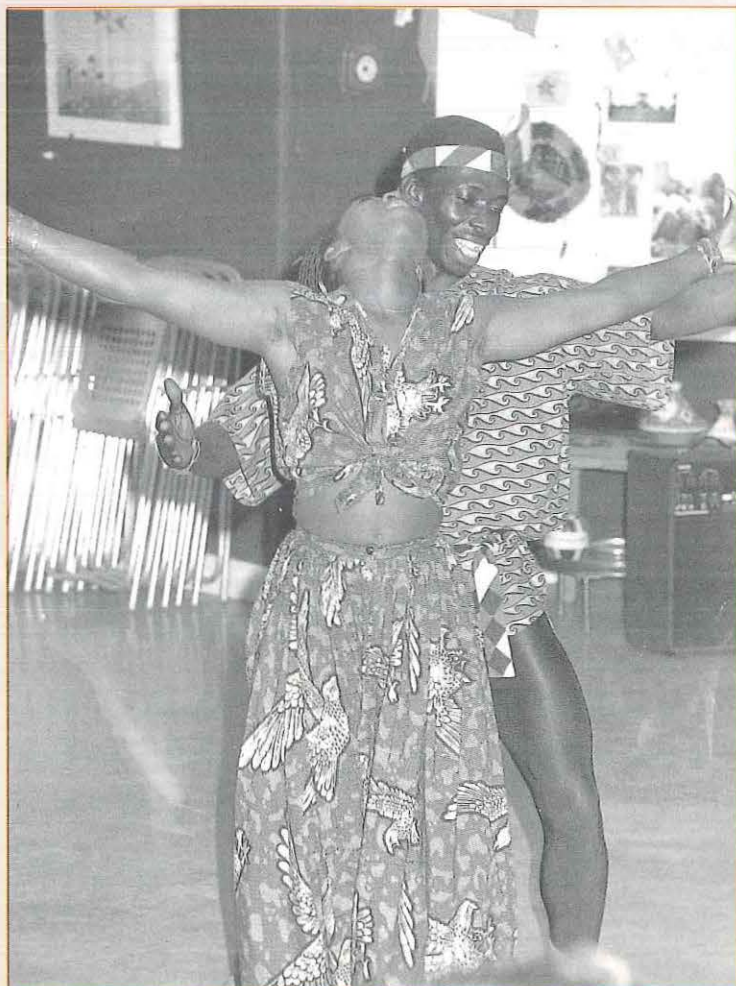




Le travail s'est fait aussi autour de chants (berceuse indienne, chanson en italien, en provençal), de poèmes (nous avons appris et affiché un poème en arabe, *le marchand de légumes*), de danses traditionnelles sur des musiques des pays évoqués, de la calligraphie, différente d'un pays à l'autre, les alphabets différents, le sens de l'écriture, etc. Nous avons lu aussi des livres écrits dans différentes langues. Une maman est venue nous lire en arabe un conte arabe.

■ La découverte des autres est passionnante. Les enfants y ont montré une grande curiosité. L'essentiel est peut-être qu'ils aient réalisé que leurs différences existent aussi ailleurs qu'à Sorgues, que comme les autres, ils possèdent des contes, des musiques, des traditions, une culture enfin. Et qu'ils en soient fiers.

D'après Jackie Minaud
École maternelle de Sorgues - Vaucluse ■



Ce jour-là, grâce à *l'Artelier*,
les colonnes de Buren
avaient rejoint les couleurs de
l'arc-en-ciel...



Buren le disait : montez sur ces socles, prenez les attitudes des statues que vous voyez autour de vous, ou d'autres attitudes. Démarches collectives ou individuelles, car l'Art moderne n'est pas réservé aux gens « cultivés » qui d'avance en saisiraient le sens. Il n'est pas réservé à une seule classe sociale ni à une seule race. Il faut donner la priorité à « l'intelligence sensible », laisser « l'enfant participer activement à la découverte de l'œuvre d'art », « y trouver incitation et motivation pour son expression personnelle ». L'œuvre d'art et l'adulte enseignant sont les médiateurs de cette découverte de soi et de l'autre...

Les amis de *l'Artelier*
22, rue Chateaubriand - 92290 Chatenay-Malabry



NB : un reportage plus complet sur les activités de *l'Artelier* paraîtra dans un prochain numéro de *Créations*.

FODÉ CAMARA



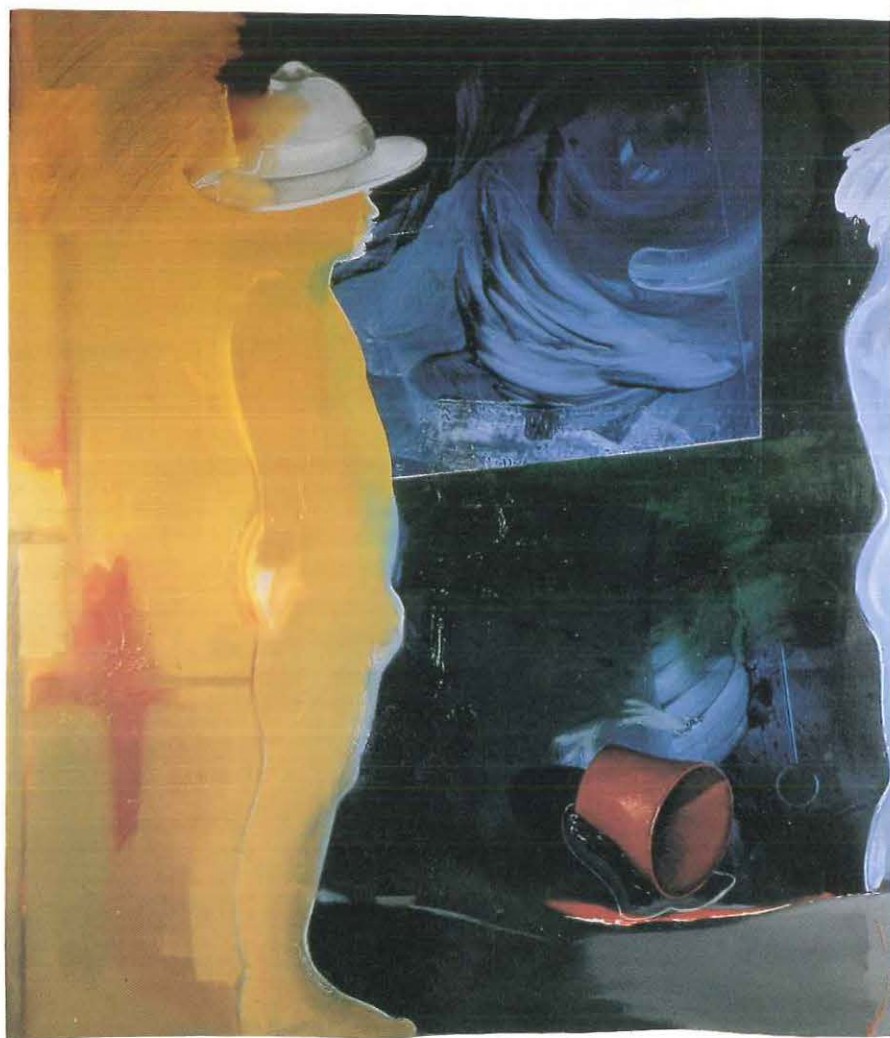
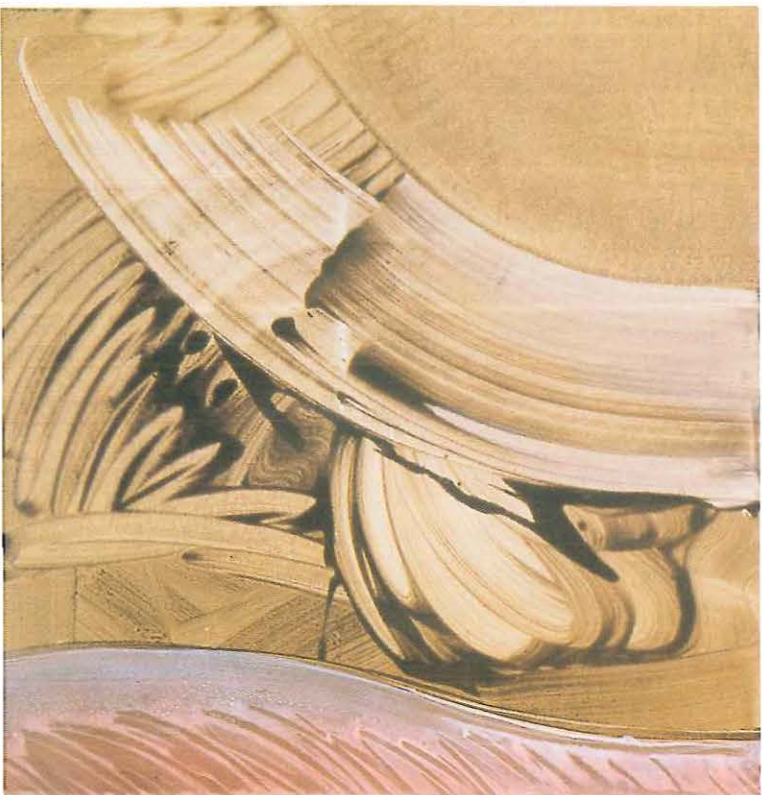
■ Rencontrer Fodé Camara ne laisse pas indemne le « petit blanc » qui vient l'interviewer. Car il sait mettre tranquillement l'histoire de l'Art moderne à sa juste place : celle d'un bain de cultures où l'Afrique n'est pas le continent du folklore et de la colonie mais bien un apport essentiel dans toute cette histoire où le maître n'est pas toujours celui qu'on croit. Il est difficile de briser ses représentations, ses habitudes. « Notre » art, n'a pas tant de force que pour avancer il lui a fallu briser ses « canons » ; en même temps que les esclaves, sans nous parfois, ont brisé les chaînes imposées. Sans l'Afrique, nous ne serions pas ce que nous sommes ; et pour l'art, que serait notre musique sans le Jazz, que serait notre peinture sans l'art qu'on dit « nègre » et qui sans besoin d'un Descartes a inventé l'abstrait ? Tout peintre actuel est un enfant de l'Afrique. Ce qui ne veut pas dire que tout peintre africain est un peintre « régional », « exotique » ou « instinctif »... Fodé Camara est d'abord un grand peintre. Et si ses thèmes peuvent parfois sembler des thèmes « militants », tel celui de « l'Art contre l'Apartheid », il y aurait un étrange colonialisme culturel à n'y voir en toute condescendance, qu'un art mineur.



L'ART CONTRE LES CHAÎNES



■ Fodé Camara est né le 28 juillet 1958 à Dakar, au Sénégal. Il a étudié à l'école nationale supérieure des Beaux-arts de Dakar puis à l'école nationale supérieure des Arts décoratif de Paris (art, espace, peinture et sculpture), dont il a obtenu un premier prix, en 1989. Il a exposé à Dakar puis à Abidjan, Angoulême, Orléans, Vancouver, Alger, Paris, Haïti, Houston, Mexico, Port-au-Prince et au Costa Rica, à Saint Dominique, au Guatemala, au Venezuela, en Colombie ou à Memphis. Les reproductions que nous présentons sont extraites d'un travail important réalisé dans le cadre des célébrations du bicentenaire : *Révolution sous les tropiques*.



■ Actuellement, Fodé Camara travaille au musée national des Arts africains et océaniques, à Paris.

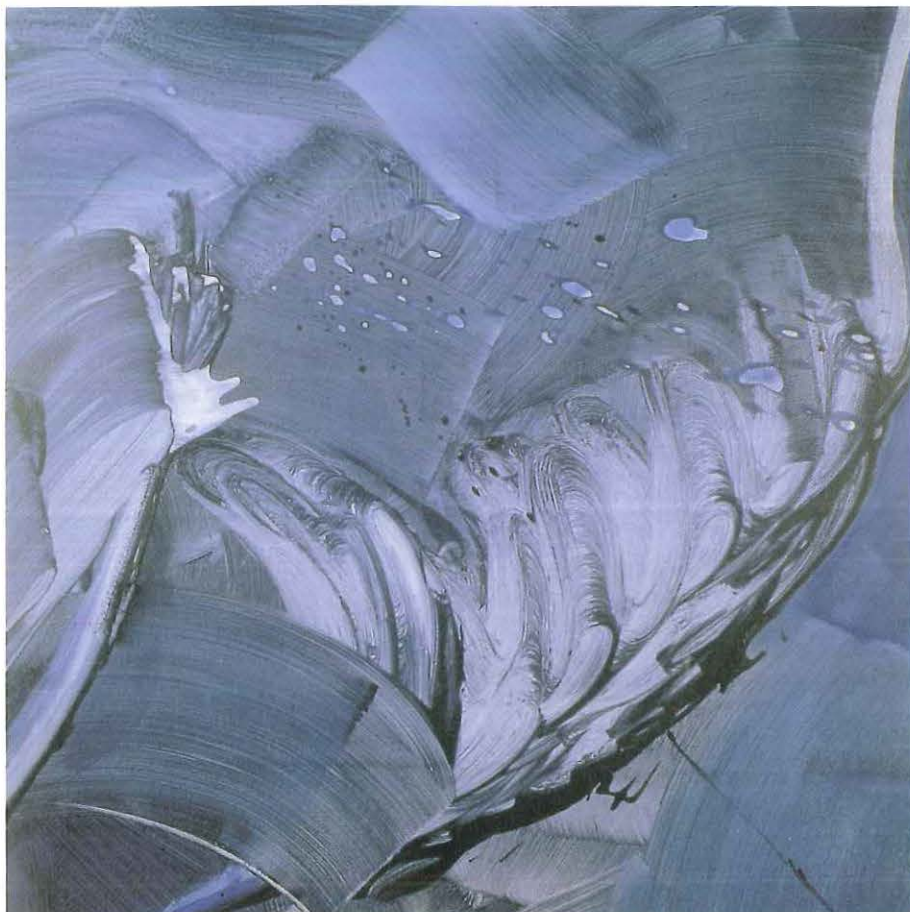


– *Fodé, une question faussement naïve, pour commencer : faut-il voir en vous un « peintre exotique » ?*

– Au départ, peut-être... et puis j'ai fait les Beaux-arts, suivi des cours de sciences humaines. Alors je dis bien : « Je suis un Sénégalais qui peint, je ne fais pas de la peinture sénégalaise. » Les occidentaux ont une façon de canaliser la peinture africaine comme exotique que je veux éviter.

– *Mais votre origine a-t-elle de l'importance ?*

– Oui, dans les thèmes, dans la manière de travailler : il y a un dialogue avec l'environnement, comme dans la sculpture africaine. Il y a utilisation des matériaux et des objets. Quand j'utilise le pinceau, on sent le pinceau, on sent les éléments qui m'entourent au moment où je peins. C'est ainsi par exemple, des sculptures de Côte-d'Ivoire : on prend des objets réels, cheveux, perles etc., qu'on retrouve dans la sculpture, c'est aussi ce que je fais. Pour les thèmes, ça dépend du projet, des milieux ; par exemple, le projet de *La révolution sous les tropiques* pour le Musée des colonies.

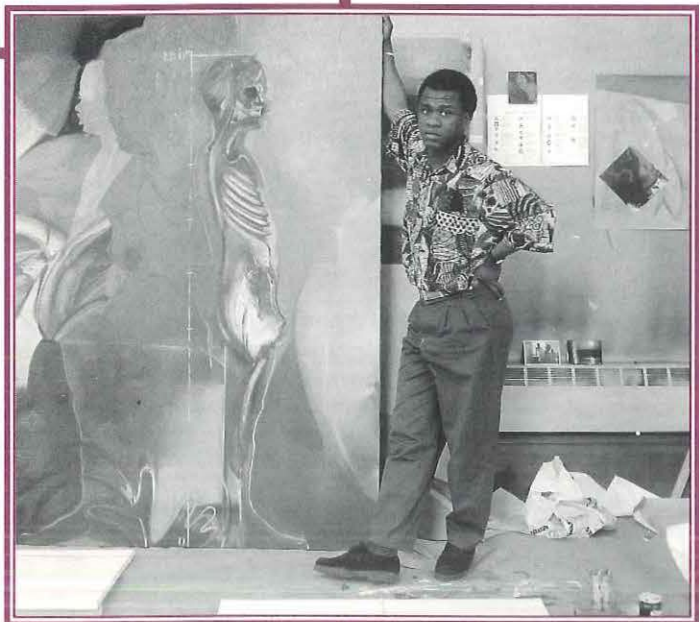


– *Au-delà de l'origine, voyez-vous dans la peinture un côté universel ?*

– Le côté universel c'est la rencontre des cultures. C'est dans les deux sens que se fait l'acculturation. Qu'est-ce que la peinture moderne ? Depuis les Grecs, le classicisme, on se basait sur le « canon ». Avec l'Art nègre, on a brisé ces canons : voyez le cubisme, les demoiselles d'Avignon... Il y a plus de 200 ans que les artistes et artisans ont commencé à interpréter librement la nature en y mêlant des objets, sans forcément la regarder. Picasso a influencé la peinture et l'Afrique a influencé Picasso, elle a joué un grand rôle dans les débuts de l'Art moderne. Quand on parle de Pollock, on parle de Masson, de Duchamp... eh bien, il faut mettre au même niveau l'apport africain !

– *Pourquoi venir travailler en France ?*

– Pour découvrir d'autres horizons, pour dialoguer. Il y a bien aussi le mythe du diplôme obtenu en France. Je vais travailler en France encore deux ans peut-être. J'y garderai des contacts, mais mon travail, c'est à Dakar. Je travaille en France depuis trois ans, aux Arts déco et sur le projet bicentenaire.



– Il semble que la couleur soit l'aspect essentiel de vos recherches picturales ?

– Suivant le thème, pour changer totalement de palette, il m'est arrivé de peindre mon atelier d'une couleur différente. Par exemple d'une couleur vive pour me mettre dans un état d'esprit précis. Par exemple, pour mon travail *L'image du noir dans la révolution*, j'ai vu la porte de Gorée, celle par où passaient les esclaves. Elle est bleue. J'ai donc d'abord travaillé sur le bleu, c'était ma représentation.

■ Reportage Éric Debarbieux



■ **Bibliographie :**

Révolution sous les tropiques, Catalogue, Musée national des Arts africains et océaniques, Paris, 1989.

Estampes et révolution, 200 ans après, Catalogue CNAP, Paris, 1989.

Fonds national pour l'art contemporain, catalogue acquisitions, 1989.

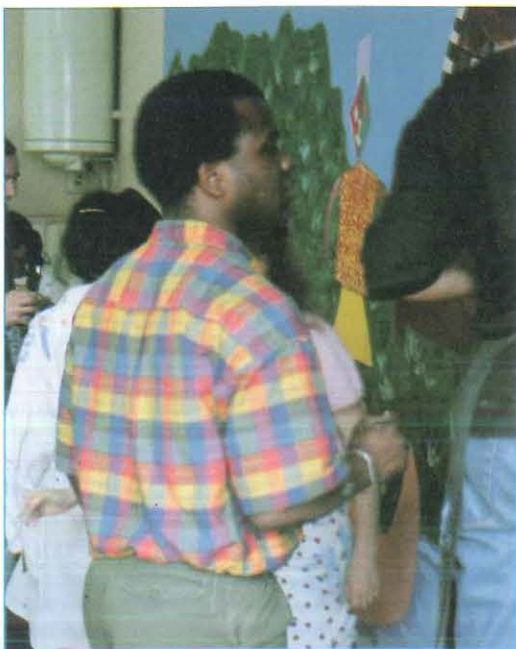
Arts pour l'Afrique, Exposition internationale fondation, 1989.

Fodé Camara, ou l'œuvre ouverte, G. Gouard, Université Paris I, Sorbonne, 1988.

Antologie de la Peinture contemporaine sénégalaise, Musée de Francfort.



UNE CLASSE UN PEINTRE UN MUSÉE



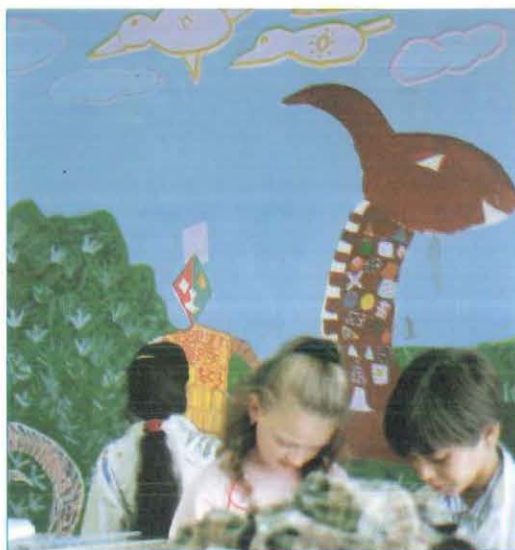
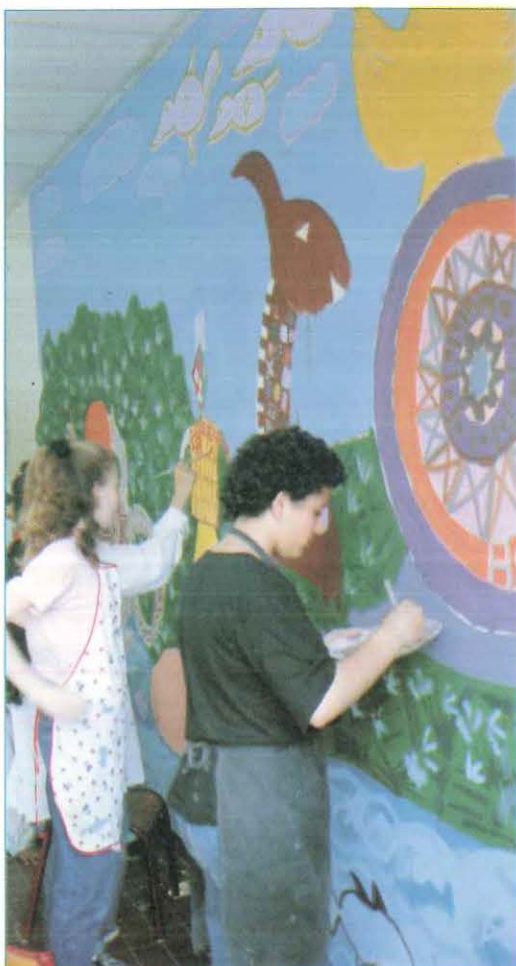
■ Surgie sur le mur d'une bibliothèque scolaire, la fresque des *Trois éléments* est d'abord l'histoire d'une rencontre : celle qui, à l'atelier du Musée national des Arts africains et océaniens a permis aux enfants de l'école Binet de découvrir les arts de l'Afrique. Sous la conduite d'un peintre sénégalais, Fodé Camara, les jeunes ont approché les formes d'expression graphique traditionnelle. Ils en ont exploré les richesses graphiques et chromatiques. A la fin de ce parcours, échelonné sur trois mois, ils ont créé des formules nourries de ce fonds initial. Les portes de l'école se sont ouvertes et un champ d'action providentiel, un mur de 8 m sur 3 a été proposé à leur invention. Et les enfants de l'investir, d'y déployer leur imaginaire et leur bestiaire tout en découvrant les contraintes de l'inscription des formes dans l'espace...

Liliane Kleiber-Schwartz

Conservatrice au Musée national des Arts africains et océaniens, chargée des actions culturelles.

■ LA CLASSE

Un CM2 de l'école mixte B, rue René Binet, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, dont l'instituteur est Jean-Pierre Melli.



moine culturel, celui de leurs camarades de classe. La mise en relation entre la classe et le musée a lieu par l'intermédiaire de Martine Vallais, formatrice au CEFISEM de Paris.

L'animation s'est déroulée en deux phases, correspondant à la démarche de Fodé Camara.

La première, orientation muséographique, désignée par le peintre comme étant un voyage initiatique dans l'histoire des Arts décoratifs africains a permis la découverte des collections du musée, complété par une projection de diapositives afin

■ LE PEINTRE

Fodé Camara
(voir son interview dans le même numéro de *Créations*).

■ LE MUSÉE

Le Musée national des Arts africains et océaniens qui propose aux écoles et aux associations des ateliers d'expression interculturelle. Approche sensible et technique en relation avec les collections du musée, ces ateliers ont pour but de faire connaître aux enfants originaires d'Afrique leur culture, de leur donner des repères et de faire connaître aux autres enfants la richesse d'un patri-





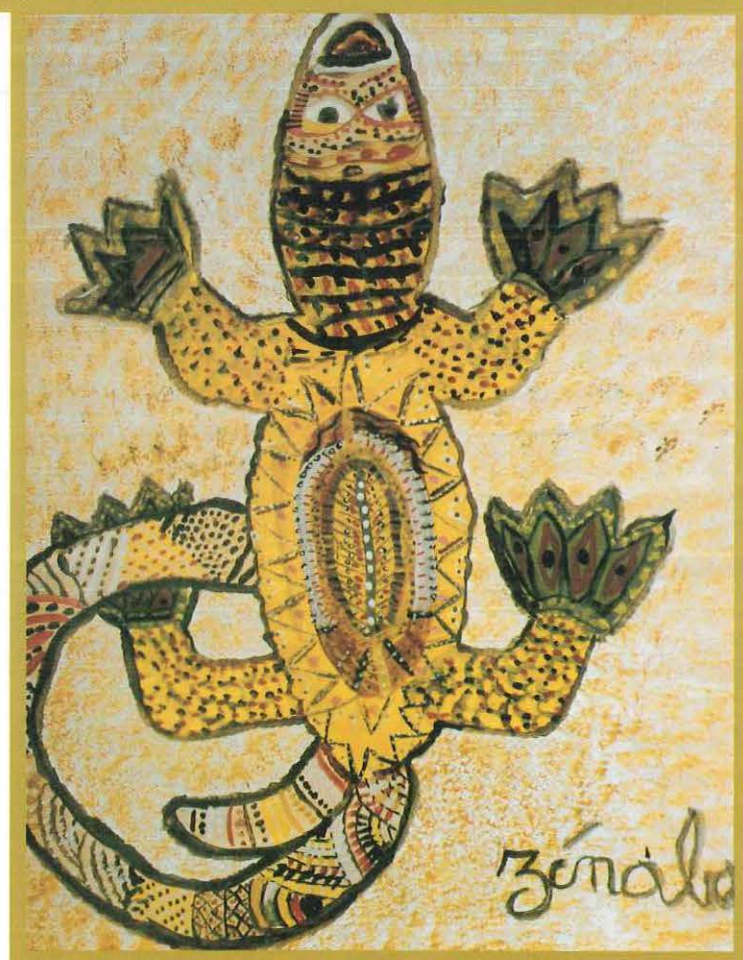
de sensibiliser les enfants au « marquage décoratif », des figures du Tassili aux créations contemporaines.

La deuxième, d'orientation technique, a permis une initiation plastique : techniques du collage, du tissage, approche du graphisme en réalisant des motifs décoratifs au crayon, avec libre expression par la couleur, par la réalisation de dessins d'animaux. Chacun y a intégré des motifs décoratifs et le peintre a permis un enrichissement de cette expression par un travail au pinceau qui ne visait pas qu'à remplir les « blancs » et en expliquant les notions de valeurs, d'équilibre et d'espace. Il s'agit de permettre à l'enfant de s'exprimer personnellement en tirant un profit maximum de ce dialogue et de cette confrontation des cultures.

La finalité de ce travail était la réalisation d'une œuvre murale collective dans la bibliothèque de l'école, avec l'aide de Fodé Camara et du professeur de dessin de l'école, Jean Luc Uguet. De l'expression libre personnelle à l'élaboration d'une œuvre commune intégrant les apports artistiques africains...

Entre expression libre et enrichissement de celle-ci, un résultat : **la création.**

D'après Martine Vallais
CEFISEM - Paris ■





MATÉO MAXIMOFF, CONTEUR

On peut se procurer ses œuvres chez l'auteur, 61 boulevard Édouard-Branly - 93230 Romainville.
— *Matéo Maximoff, écrivain tsigane, est-ce que cela veut dire « écrivain folklorique » ?*

— Au XIX^e siècle, bien des auteurs ayant écrit sur les Tsiganes ont écrit sur du folklore. Ils ont écrit sur les Tsiganes sans les connaître. Quand j'étais jeune, je devais avoir quatorze ans, un journaliste est venu pen-

■ Matéo Maximoff est un des premiers écrivains tsigane, en France. Il a écrit de nombreux romans et récits depuis 1939 : *Savina*, *Le Prix de la Liberté*, *Les Ursitory*, *La Septième fille...* et récemment *Dites-le avec des pleurs*, qui est un condensé de l'histoire des Tsiganes depuis l'holocauste, en même temps qu'un grand récit autobiographique.

dant une heure. Dans son journal, il a écrit : « Huit jours chez les Tsiganes »... et à partir de là, j'ai commencé à me méfier. Il a raconté des tas de mensonges que les gens ont crus. Pour le prix Romanès, que j'ai créé, je n'accepte pas les livres fantaisistes sur les Tsiganes : si Mérimée m'avait envoyé *Carmen*, je ne l'aurais pas accepté !

— *Comment êtes-vous devenu écrivain ?*

— Je ne suis jamais allé à l'école. Ça ne m'a pas empêché de devenir écrivain professionnel, de faire des conférences dans quarante-trois universités dont Oxford... Il y a des gens instruits non-intelligents et des gens non-instruits intelligents. Mon père m'avait appris à compter jusqu'à 10 et j'ai appris le reste. Il m'a appris les lettres de l'alphabet et j'ai appris le reste... J'ai appris à partir de 7-8 ans et maintenant je me perfectionne encore.

Voilà comment je suis devenu écrivain : à partir d'un certain âge, il y avait souvent des morts chez nous. Je veillais avec les vieux qui racontaient les histoires du vieux temps, de la Russie. J'essayais d'écrire cela à ma façon, enfantine. Bien plus tard, j'ai repris ces récits. Ce n'était pourtant pas mon problème de devenir écrivain. Mais en 1938, il y a eu une bagarre terrible entre Tsiganes et le procureur a ordonné l'arrestation de tous les hommes au-dessus de quinze ans. J'en avais vingt-et-un... Ma famille avait lu les journaux et m'a envoyé un jeune avocat stagiaire : maître Isorni, celui qui a défendu Pétain par la suite. Il m'a dit : Qui a écrit pour vous la



belle lettre que vous m'avez envoyée ? — Moi, maître ! — Vous avez une belle écriture. Il m'a dit de lui décrire cette bataille. C'était le 1^{er} octobre 1938. Alors j'ai écrit une histoire que mon père, ma grand-mère m'avaient racontée. Dans mon élan, j'en ai fait un livre : *Les Ursitory* qui actuellement est traduit dans vingt-trois langues. Libéré par non-lieu, je suis venu à Paris en juillet 1939, j'ai remis mon manuscrit à Isorni. Pendant la guerre, dans un camp d'internement, à Lannemezan, après lui avoir écrit, j'ai pu obtenir avec sa réponse une permission de cinq jours pour aller le voir, à Auch. Il m'a dit : « Il y a un style Hugo, un style Maupassant, il y a un style Matéo Maximoff, garde-le ! » J'étais étonné ! Je lui ai donné une procuration pour qu'il signe un contrat avec Flammarion. En 1942, j'ai reçu un contrat d'exclusivité pour vingt ans et mille francs par mois pendant six mois, alors que je travaillais dans une usine... Mais le livre ne pouvait paraître qu'après la guerre, quand le papier deviendrait libre.

À la fin de la guerre, de retour à Paris, un journaliste est venu voir les Gitans, on lui a parlé de moi et il a fait quatre pages centrales. Alors ça a commencé et Flammarion a sorti le livre en 1946. Trois livres sont sortis chez Flammarion : *Les Ursitory*, *Le Prix de la Liberté* et *Savina*.

Ensuite, je n'ai pas renouvelé mon contrat. Car j'ai fait après la guerre un procès à l'Allemagne, qui a duré quatorze ans mais que j'ai gagné. J'ai reçu une somme importante et une pension jusqu'à la fin de ma vie. Avec une partie de l'argent j'ai fait éditer *Les Ursitory* à mon

compte et comme ça marchait bien j'ai fait éditer mes livres à compte d'auteur.

— *Vous vous revendiquiez écrivain tsigane ?*

— Je suis dans le temps, le premier écrivain tsigane. Actuellement surtout dans les pays de l'Est, il y en a beaucoup qui se forment. Mais il y a d'autres aspects. La musique est commune à tout le monde : Gypsy Kings, Manitas de Plata, Django Reinhardt (un petit cousin de ma mère). Je viens de faire deux voyages, l'un en Pologne, où j'ai assisté à un gala remarquable, d'une

qualité surprenante, oubliée un moment mais que je retrouve. L'autre à Vienne, où j'intervenais comme conteur. Un orchestre de quatre tsiganes : Kalyi Yag (Feu noir), absolument magnifique : avec l'ouverture des frontières à l'Est nous avons beaucoup de musiciens. Il y a aussi beaucoup de peintres tsiganes, bien plus que d'écrivains. D'ailleurs cela est dans la mentalité tsigane : le tsigane aime travailler et gagner de l'argent tout de suite, plutôt qu'attendre des droits d'auteurs !

Et puis l'oral compte beaucoup plus : une histoire tsigane





« Pourquoi ces gens-là ne s'habillent-ils pas comme les autres ? Mais, quand les Gayziés se déplacent d'un pays à un autre, avec des véhicules évidemment plus modernes que la roulotte, est-ce qu'il changent de vêtements à chaque fois qu'ils passent une frontière ? Est-ce qu'ils s'habillent à la chinoise quand ils sont en Chine, pour ressembler au Chinois ? Ou bien se mettent-ils nus quand ils sont dans les pays chauds ? En France, même les costumes folkloriques ont disparu. Où sont les beaux vêtements alsaciens, basques ou bretons ? Mais à laquelle de ces provinces appartient les Roms ? On peut penser que les Romnia aiment à s'habiller en fleurs, mais l'herbe est beaucoup plus haute que les fleurs et elle tend à étouffer ce qui est beau...

Extrait de *Dites le avec des pleurs*, Matéo Maximoff.

« Lolia, en chemise, manches retroussées, martelle un chaudron en cuivre sur une enclume primitive dont le bout pointu est fiché dans le sol. Près de lui se tient son fils Mateï qui, avec un petit marteau d'enfant, plante dans le sol des bouts de bois. C'est un enfant qui a souvent été malade. Son père en prenait grand soin puisque c'était l'ainé. Il avait une petite sœur, Nina, et un petit frère, Serga, qui pour l'instant était dans les bras de sa mère, la « Poleskina ».

Un moment, Lolia s'arrêta et considéra la paume de sa main ; il s'y était fait des ampoules à force de serrer le manche du marteau. En plus, la sueur le gênait, mais il fallait terminer ce chaudron et le livrer avant le soir. Lolia s'arrêta un moment, regarda son fils et lui dit :

– Mateï, est-ce que tu sais que tu a quatre ans aujourd'hui ?

Mateï leva les yeux vers son père et lui demanda :

– Qu'est-ce que ça veut dire quatre ?

Alors Lolia lui dit lentement, en comptant sur ses doigts :

– Un, deux, trois, quatre.

A son tour, le petit Mateï compta sur ses doigts :

– Un, deux, trois, quatre.

Souriant, Lolia reprit son travail tandis que Mateï continuait à répéter les quatre chiffres qu'il venait d'apprendre. Mais les bouts de bois plantés en terre étaient plus nombreux. Alors il s'arrêta, dérouté et reprit, croyant avoir trouvé la solution :

– Une, deux, trois, quatre, quatre-et-un, quatre-et-deux...

Son père s'arrêta de nouveau car l'enfant comptait à haute voix et il lui dit :

– Non! Non ! Après quatre, c'est cinq, six...

Le soir Mateï s'endormit en comptant jusqu'à dix sur les doigts de ses deux mains.

Deux ou trois mois plus tard, Mateï pouvait discuter avec son père des quatre opérations arithmétiques...

Extrait de *Dites le avec des pleurs*, Matéo Maximoff.

n'est jamais racontée deux fois de la même façon. Des histoires parfois épouvantables, rigolotes ou absolument naïves.

— *Justement, vos récits sont souvent « épouvantables », pleins de sang, de drames...*

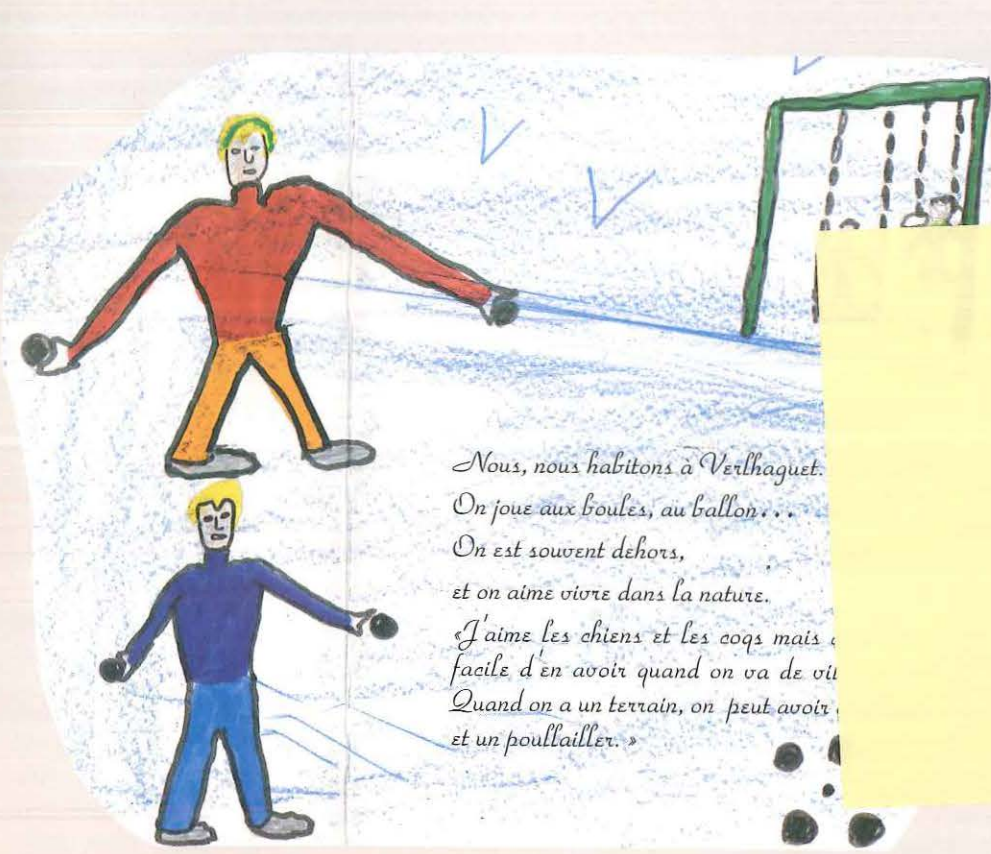
— Ce sont des histoires qui se passent il y a un siècle. Regardez l'histoire française d'il y a un siècle... J'ai voulu raconter ce que j'avais entendu. Et avant de commencer mes contes, je dis : *L'histoire que je vais vous raconter, je ne sais pas si elle est vraie, je ne sais pas si elle est fausse, à vous de juger.* En tant qu'écrivain, je mets l'histoire à ma manière. Mais il faut dire aussi que je suis souvent appelé dans les écoles pour raconter de jolies histoires aux enfants, des histoires de Noël.

— *Écrivain tsigane, apatride, vous vivez en France.*

— La France nous a apporté une sécurité que nous n'espérons pas. Et pourtant, ce qui nous a empêché de rester nomades ce sont les lois de ce pays : le carnet nomade, les tracasseries de la police. C'est ce qui nous a obligés à rester sédentaires. Mais à l'intérieur, c'est une roulotte. Les Français ne veulent pas que nous restions des nomades et eux attendent le mois de juillet pour le devenir. Et vous allez dans des campings où vous devenez nomades à notre place ! Il y a trop de lois contre nous... Lorsqu'on nous donne des camps désignés, on n'aime pas cela : ce sont quasiment des camps de concentration.

■ Propos recueillis par Éric Debarbieux

□ Textes et dessins d'enfants tziganes du terrain de Verlhaguet, Montauban, classe d'Éliane Franco.



Nous, nous habitons à Verlhaguet.
 On joue aux boules, au ballon...
 On est souvent dehors,
 et on aime vivre dans la nature.
 J'aime les chiens et les coqs mais
 facile d'en avoir quand on va de ville.
 Quand on a un terrain, on peut avoir
 et un poulailler. »



Nr. Educ n°25
 p 8

tsigane
 se intensément le feu.
 e et puis ne fait rien.
 ra peut-être courte.
 s n'aboient pas.
 e n'est tout de même

RENCONTRE AVEC

AUX AMES CITOYENS

■ « Matta est un jeune homme qui nous vient d'Amérique du Sud. Je pense qu'il a un peu de sang indien dans les veines. Il fait des peintures mille fois plus intéressantes que celle de Miro. Il a beaucoup d'idées... et il vit dans une maison blanche. Voilà pour Matta. »

Magritte, 1937.

■ D'abord surréaliste, proche de Duchamp, Lorca, Breton, Dali, Miro et Magritte, Matta s'essaie à l'abstraction et aide, lors d'un exil aux États-Unis la jeune génération de « l'action painting » et de « l'expressionnisme abstrait ». Puis à son retour en Europe, il se tourne vers la figuration et donne naissance à des êtres grotesques proches de la science fiction et de l'Art précolombien. Il est de toutes les luttes révolutionnaires, « pour que la liberté ne se change pas en statue »...peinture narrative qui se dit en fresques géantes, proches des tableaux historiques de Picasso. Peintre de l'histoire, de l'espace et de l'humour, sans qui « la vie ne vaut pas d'être vécu ». Tel est Roberto Matta ; que les jeunes de EREA de Cronstadt, à Paris, ont voulu rencontrer.

D'après Sylvie Ramond, TDC 484.

Créer l'événement, l'impulser, le provoquer, rassembler les moyens pour le réaliser, c'est retrouver au fond de soi ce qui fait avancer, ce qui émeut. Il n'y a pas un modèle culturel mais des manières différentes de vivre un événement selon son appartenance à un groupe



ethnique, selon son histoire personnelle. Les adolescents de l'EREA ont comme les autres, une soif d'exister qui ne sait pas forcément comment s'étancher. Par peur du ridicule, quelques uns préfèrent ne rien dire, ne rien faire, ne rien montrer, tandis que d'autres s'installent dans l'agressivité, dans la violence. Eh oui, comme le dit le peintre contemporain Sire :

« L'important c'est d'essayer de pousser les gens au streep-tease ; de les délivrer des insurmontables pelures d'oignons, des pluchants qui les enveloppent de tout ce fatras qui nous encombre. C'est sous ce fatras qu'est l'individu ». Alors un des événements, c'est la rencontre avec Matta.

AUX AMES CITOYENS

Aux âmes citoyens, tel est le titre du tableau par lequel Matta inaugure sa contribution au Bicentenaire de la révolution française. En tant que peintre et que poète, il donne le mot d'ordre pour renouer avec l'idéal de 1789 pour une déclaration de droit de tous les enfants à une véritable culture de l'âme et de la poésie. Il veut payer sa dette envers son « maître d'école », celui qui lui a appris cette « chose incroyable » : lire et écrire. Tout artiste a pour mission de collaborer avec les enseignants aujourd'hui. Seul l'enseignant peut faire en sorte que les langages de l'art de notre temps s'intègrent durablement à la formation de tous.

L'Art moderne est « un imaginaire pour vivre plus », et le confiner aux classes aisées de la société est le stériliser. En provoquant de multiples rencontres avec l'Art moderne, en la personne de ses créateurs, on peut « éveiller l'âme ».

MATTA

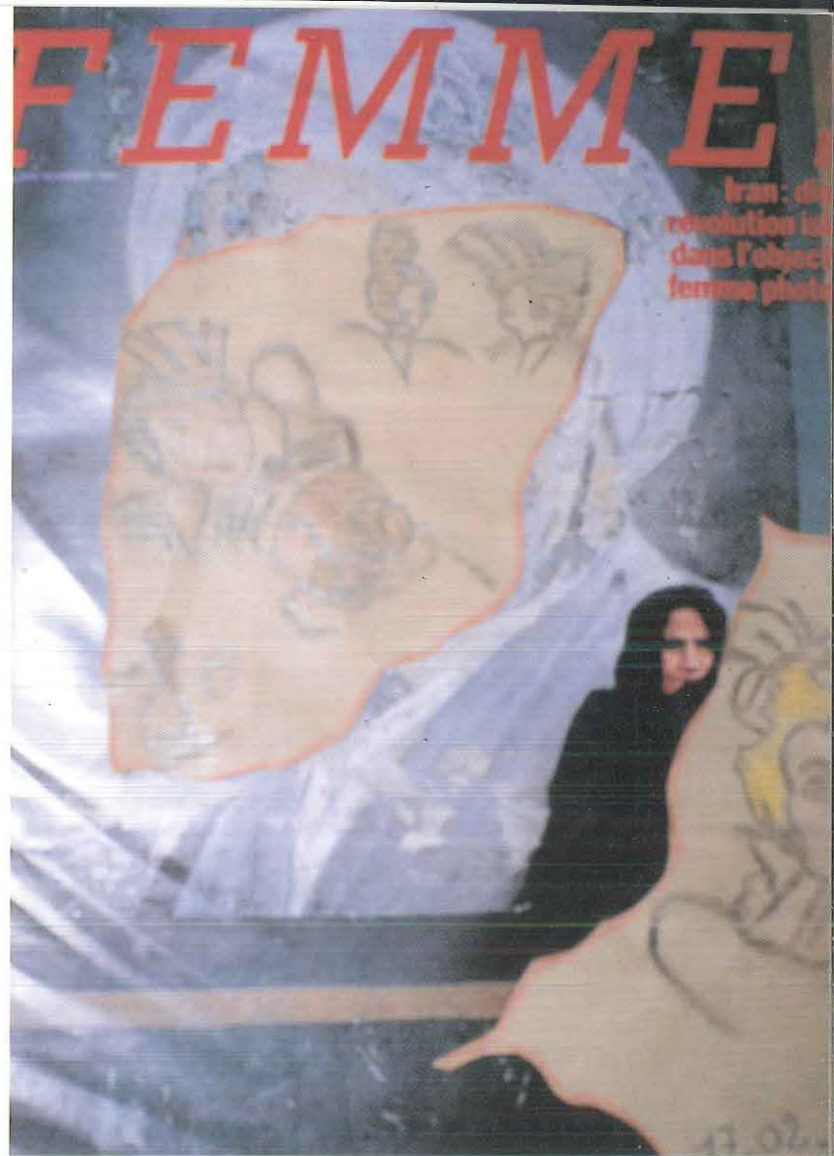


Comme dit Matta : « La peinture est là pour te rappeler que si tu ne te sers pas de ton imagination, tu ne vois pas assez ». Et l'âme, ce n'est certes pas la religion, c'est la poésie : il faut « inoculer la poésie, le rire, ce qui provoque les émotions et l'imagination ». Alors, rencontrer Matta, pour les adolescents de l'EREA, n'est pas rencontrer l'artiste : c'est rencontrer le provocateur qui sait que « qui éveille son âme est artiste. Qui n'éveille pas l'artiste en lui vit mal. Son verbe est à moitié cuit. trop souvent on ne laisse pas faire les enfants. On leur donne des concepts qui sont stérilisants. Alors apparaît une déception, celle provoquée par cette quête inassouvie de rapports inanimés avec le monde ».

Rencontrer Matta, par sa peinture ou directement, c'est d'abord devenir soi-même producteur, comme en témoignent ces extraits de lettres d'élèves à Matta :

■ « Nous avons écrit des mots qui nous venaient en tête et j'ai écrit un texte sur l'âme. Quand je peins, j'utilise tout ce qui est autour de moi : rouleaux, pinceaux, papier... »

Victor Garcia, classe de 5^e.



*Mon âme, je la sens,
Elle est en moi,
Je ne peux pas bien exprimer cette âme
Je pense que tout le monde
A une âme cachée au fond de son cœur
Et il ne le sait pas toujours.
L'âme, je la ressens en famille
Et avec mes amis.
Si les chefs d'État des pays en guerre
Pouvaient avoir conscience de leur âme
Ils la sortirait comme une arme pour imposer la paix.
Mais ils veulent toujours plus...
Pourquoi ?
Pourquoi plus ?
Un territoire ne leur suffit donc pas ?
Il y a des pays pauvres
Où la population a faim
Et qui font la guerre.
Pourquoi ?
Pourquoi ?
C'est pas juste.
Tout cela pour vous dire
Que tout le monde a une âme
Mais tous ne le savent pas
Et qu'elle est une arme
Pour défendre la justice,
Le temps
Le talent et le cœur.*

Mohamed Mouhine, le 28 avril 1989.

« Je ne savais pas ce qu'était le plaisir de peindre, mais quand je suis arrivé dans cette mystérieuse classe déjà remplie de tableaux d'élèves, tout a commencé... Quand Mlle Bachelot nous a montré votre tableau, elle nous a expliqué pourquoi on peut donner un titre comme celui-ci : « Aux âmes citoyens ». Cette année j'ai découvert aussi cette passion pour la peinture et pour l'art. Depuis le mois d'octobre on a peint, on a peint jusqu'à ce qu'on décide de faire une exposition... Il y a des gens qui sont étonnés de ces tableaux ».

Mohamed Mouhine.

Ces jeunes citoyens baillonnés se sont appropriés les armes de l'expression par le faire et la pratique. Impulsé par l'art, reconnu par Matta, ils se sont réappropriés « leurs âmes »...

D'après un dossier de Renée Bachelot, L'Atelier, EREA de Cronstadt, Paris ■

SHOUBLAK ET LA MUSIQUE DES CARAÏBES

Le groupe vocal SHOUBLAK



■ A l'issue de ses études de composition, Amos Coulanges s'installe à Paris et dirige la chorale *A cœur joie*. Il est appelé pour diriger différentes chorales dans la région parisienne. Une demande se formule au sein de ces formations pour l'interprétation d'œuvres provenant des Caraïbes. Étant lui-même Haïtien, il lui apparaît ainsi qu'à différentes personnes de son entourage musical, que l'étendue du « répertoire possible » justifierait à Paris l'existence d'une formation qui se consacrerait à la musique vocale caraïbienne. La spécificité de cette musique, autant au point de vue de la langue que du rythme, la rend difficile à intégrer dans le répertoire d'une chorale classique. C'est ainsi que naît *Shoublak*, qui signifie Hibiscus, fleur des tropiques par excellence.

La diversité culturelle de *Shoublak* est importante. Les critères de recrutement sont l'amour de la musique et celui des communications internationales tenant compte des cultures oubliées ou piétinées. La diversité des cultures participant à cette musique des Caraïbes justifie l'apport des sensibilités différentes dans la recherche d'une meilleure interprétation et d'une plus grande diversité.



Le répertoire de la musique écrite des Antilles est étonnamment riche au regard de sa diffusion quasi inexistante. Il existe des symphonies composées par des auteurs cubains et haïtiens, ainsi qu'un grand nombre de compositions instrumentales d'artistes de toutes les Caraïbes. Il existe une

Le rythme entre dans les molécules du corps,
fait bander l'eau, renaissance du serpent
qui se tient debout,
souvenir des ténèbres vaincus par la luciole,
souvenir du son défendu par le père, le fils et le saint-Esprit.
Ils portent des habits de bourreau, grands tissus tristes
qui étouffent l'éclat du tambour.
Tam-tam ! mot synonyme de liberté et de mystère :
Chaque saint a son rythme.

A quoi songe la folle ?
Pirogue indienne, hamac trop étroit pour jeux interdits
et le nègre marron qui aurait aimé gagner son pain à la sueur
de son front. Il a sué mais n'a pas le pain.
Son doudou, ancien esclave domestique, la rendrait encore plus folle
car il reste le chéri de toutes les négresses,
leurs grandes lèvres ouvertes comme des tunnels sur l'avenir.

Le mot d'ordre est lancé : Liberté ou la mort !
Hé Boukman, hé Dessalines, hé Capois la mort, hé Christophe !
Que celui qui ne se sente pas vaillant baisse les yeux
Car le rythme se fait chair et la chair le rythme.
La beauté a une démarche, elle suit l'air, elle a une saveur
de mangue créole.

Que le corps soit avec nous !

Extrait de *Cantate à Toussaint Louverture*, Amos Coulanges.

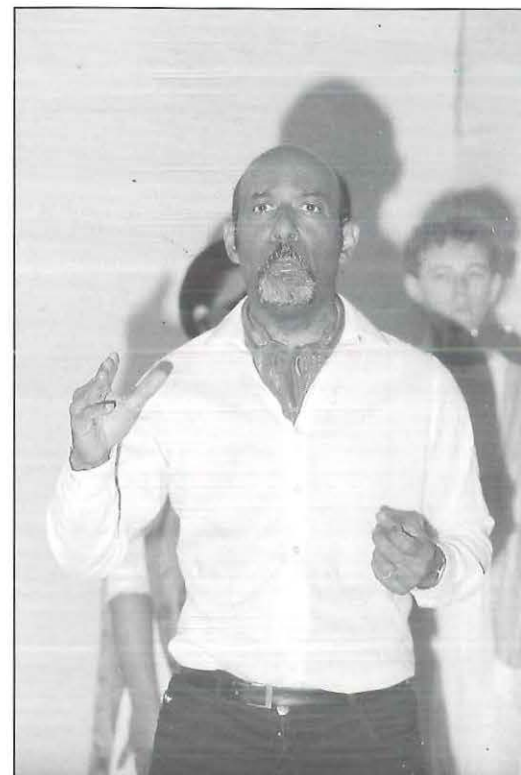


ment de la Guyane à la Louisiane. La Salsa, le Jazz sont parties intégrantes de notre héritage. Au Mexique, la musique des côtes de la Caraïbes s'appelle «La tropicale», à Vera Cruz en Colombie, la Cumbia. Visant la plus haute qualité artistique et technique, *Shoublak* se donne pour mission de diffuser sur un plan universel la musique écrite de la Caraïbe qui par sa qualité et sa beauté ne mérite pas

moins. La musique polyphonique est le moyen le plus souple qui permette de faire atteindre cette musique trop enfermée encore dans les tiroirs. Il s'agit ni plus ni moins que de créer la mode. La démarche du groupe vocal passe donc par la scène et sa devise serait : « Chantons, expliquons ensuite ! ».

Frederic Vagenheim ■

musique « classique » riche... et le répertoire contemporain l'est tout autant. A l'heure où la musique occidentale n'en finit pas d'être remise en question, *Shoublak* propose des choses belles et vivantes, un autre souffle peut-être ? Les compositeurs de la Caraïbe depuis le XVIII^e siècle ont toujours voulu faire œuvre originale : c'est leur talent, leur imagination que *Shoublak* veut célébrer. L'originalité de *Shoublak* est de représenter la totalité des Caraïbes : les îles du conti-



Le dernier spectacle de *SHOUBLAK* raconte l'histoire, une histoire vécue par le peuple. *La Cantate à Toussaint* comprend 7 chants pour 4 voix entrecoupés de textes, dits par Michèle Lemoine, comédienne haïtienne. Cette Histoire qui puise ses sources autant dans l'imaginaire populaire que dans les traités historiques n'est pas exactement celle des manuels... Toussaint Louverture, esclave domestique, puis soldat français jusqu'à être nommé Gouverneur Général... il fut le « Spartacus » des Antilles. Il est mort dans la prison où l'avait jeté Napoléon Bonaparte.

Extrait de *Cantate en hommage à Toussaint Louverture*,
texte et musique : Amos Coulanges.

SPECTACLE-POÉSIE



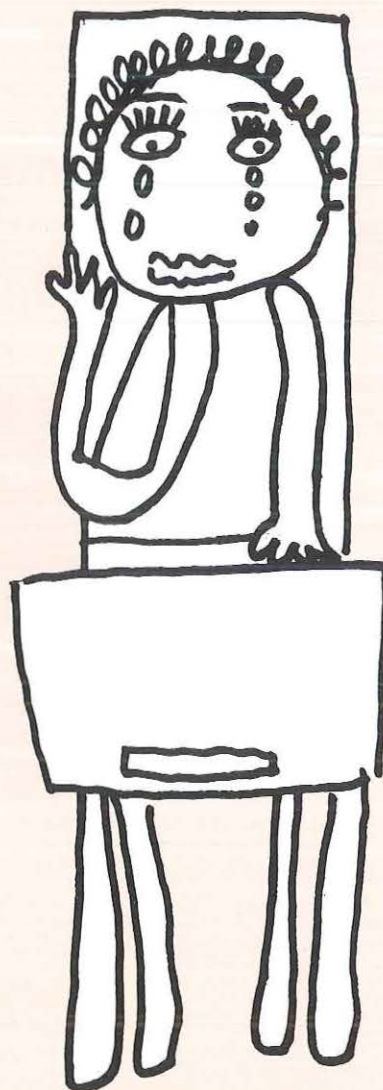
■ A l'école Anatole-France, à Vaulx-en-Velin (69), un PAE interculturel « Poésie » a permis la création de nombreux poèmes, mis en scène ensuite et joués par les enfants. Ce sont quelques uns de ces poèmes qui nous sont ici offerts.

Chantal Nay

Ma sœur qui tient chaud

Oh toi ma sœur qui tiens chaud
Dans ta couverture
Elle est faite en quoi ta jolie couverture ?
Ma couverture est faite en laine
Je pleure pour toi et je dessine
En me cachant.

Aïcha



A l'école

Quand elle arrive en classe
Il faut qu'on rigole d'elle
On lui dit :
« Pourquoi viens-tu avec tes cheveux
qui sont en l'air ?
Il faut que tu les coupes ! »
Mais sa mère ne veut pas.
Mais le vendredi elle vient
avec ses cheveux coupés.
La maîtresse lui dit :
« Pourquoi as-tu coupé tes cheveux ?
- C'est à cause des enfants.
Il faut qu'ils me causent ! ».

Fadila

Je pleure

- Maman !
- Oui mon enfant...
- Je pleure pour toi.
- Mais pourquoi mon enfant ?
- Parce que tu es si gentille, Maman !
- Arrête de pleurer mon enfant.

Aïcha



L'oiseau

Un jour triste
Dans un paysage perdu
Sans lumière, sans nuage, sans vie
Un grand arbre mort s'y trouvait
A côté d'une maison abandonnée
Sur une branche morte
Un oiseau pendu.

Pedro



Le clown rigolo

Un clown rigolo
Qui s'appelle Coquelicot
On lui donne une claque
Ça le rend patatrac
On lui donne un baiser
Il tombe de côté
Il tombe sur des os
Ça lui fait des bosses
Il tombe sur le feu
Ça lui fait des bleus
Aille... Ouille ! ça fait mal !
J'ai les yeux qui mouillent
Comme une grenouille.

Amale



Casse-cou

Dans la cour de l'école
les garçons jouent partout
A casse-cou comme des fous.
Dans la cour de l'école
Les filles jouent partout
Elles s'envolent comme des folles.

Cyril, Fathia

sous l'exigeante conduite de Gilda. Il s'agit non de faire un spectacle « de fin d'année » mais bien un véritable travail de théâtre. Il s'agit de vivre la véritable situation d'une troupe de théâtre. Ce travail transforme les enfants : l'effet de stimulation est important. Des enfants effacés se sont révélés, ont tout donné d'eux-mêmes au spectacle alors qu'ils ne donnaient pas signe de vie.

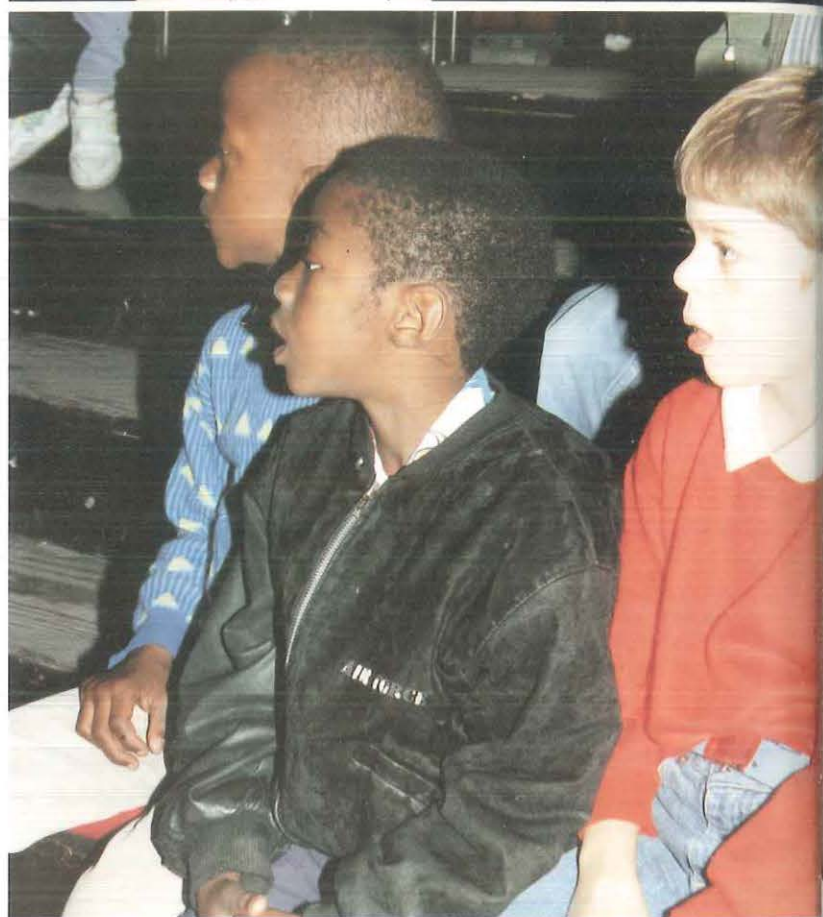
Et le spectacle est une grande réussite : drôle, vivant, parfois émouvant, il laisse percer l'enthousiasme. En même temps, il n'y a pas de vedettes. Il y a, au cours d'une même représentation, quatre Pinocchio, trois fées... ainsi jusque dans le « casting » est tenu le pari de la diversité en commun, créatrice d'une homogénéité. Ce qui permet aussi de mettre en valeur les différentes facettes du personnage.



Pinocchio, c'est aussi un travail dans et avec le quartier, mobilisant un maximum d'énergie. Les costumes sont créés avec les parents, les masques et la « baleine » sont créés par les enfants, l'affiche est réalisée par un père d'élève, artiste graphiste, Alain Berthet, le peintre Christian Mouret travaille le dessin avec les enfants.

Le travail n'est cependant pas neutre : tout le côté « chrétienté » du conte est effacé, car les valeurs de la laïcité sont affirmées comme une des conditions à ce travail commun. Il s'agit que chacun soit sur le même plan, ni plus, ni moins. Bref, d'intégrer chacun. Une des belles phrases prononcées par les jeunes comédiens n'est-elle pas : « *Je ne suis pas votre bouffon, je vous respecte, respectez-moi !* »

■ Reportage : Éric Debarbieux



Gilda Bittoun, comédienne

Formation classique, elle aborde également le masque, la Commedia dell'arte. Travaille avec le théâtre de la Souris et le Roy Hart Theatre, ainsi qu'au conservatoire de Paris. Elle joue actuellement Paroles de femmes, une one-woman-show où elle peut donner le maximum de sa sensibilité à travers de multiples personnages.

Pour elle, pour qu'un travail artiste-enseignant soit possible et efficace il est nécessaire que l'enseignant soit également investi au maximum. Dans son travail avec les enfants, elle revendique une défense de l'univers enfantin par rapport à l'univers des parents.

■ Contact : Gilda Bittoun, 4 rue de la Marie-Blanche - 91130 Ris-Orangis.



- 48 pages en couleurs
- format 23 x 29 cm
- 4 numéros par an

Créations

La revue d'art et d'expression
des enfants, des adolescents,
des adultes.

Toutes les formes de la création plastique : dessin, peinture, modelage, poterie... permettent à l'enfant de concrétiser son besoin d'expression et de libérer son imaginaire avant même de savoir écrire.

Au-delà de l'écriture, adolescents et adultes utilisent la création plastique pour exprimer, d'une manière plus sensible, leur vision du monde.

C'est dans cette continuité que se situe CRÉATIONS en présentant des témoignages de l'expression créative des enfants, des adolescents et des adultes sans que soit posée la question de savoir à quel moment le créateur est devenu artiste □

Avec elle,
imaginez, découvrez,
inventez, créez, essayez...

ABONNEMENT 1990-1991

ADRESSE DE LIVRAISON

En capitales - Une seule lettre par case - Laisser une case entre deux mots

Nom _____

Adresse _____

Commune _____

Code postal _____ Centre distributeur _____

Pays _____

5334

CRÉATIONS

France : 197 F

4 n^{os} par an

RÈGLEMENT :

- par chèque bancaire libellé à PEMF
- par CCP sans indication de numéro de compte.

Créations

Publication éditée, imprimée et diffusée par les

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE

Société anonyme - RCS : Cannes B 339.033.334

APE : 5120

Siège social : 24/26, avenue des Arlucs - 06150 CANNES LA BOCCA (France)

Directeur de la publication : Pierre GUÉRIN

Rédaction et maquette : Anto ALQUIER, Robert POITRENAUD, Marie SIANO.

Comité de direction :

Robert POITRENAUD : Président-Directeur général ;

Maurice BERTELOOT, Pierre GUÉRIN, Maurice MENUSAN : administrateurs.

Administration - Rédaction - Abonnements

PEMF - BP 109 - 06322 CANNES LA BOCCA CEDEX

A RETOURNER A PEMF - BP 109 - 06322 CANNES LA BOCCA CEDEX

Loi n° 45956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal à parution - N° CPPAP : 53278

